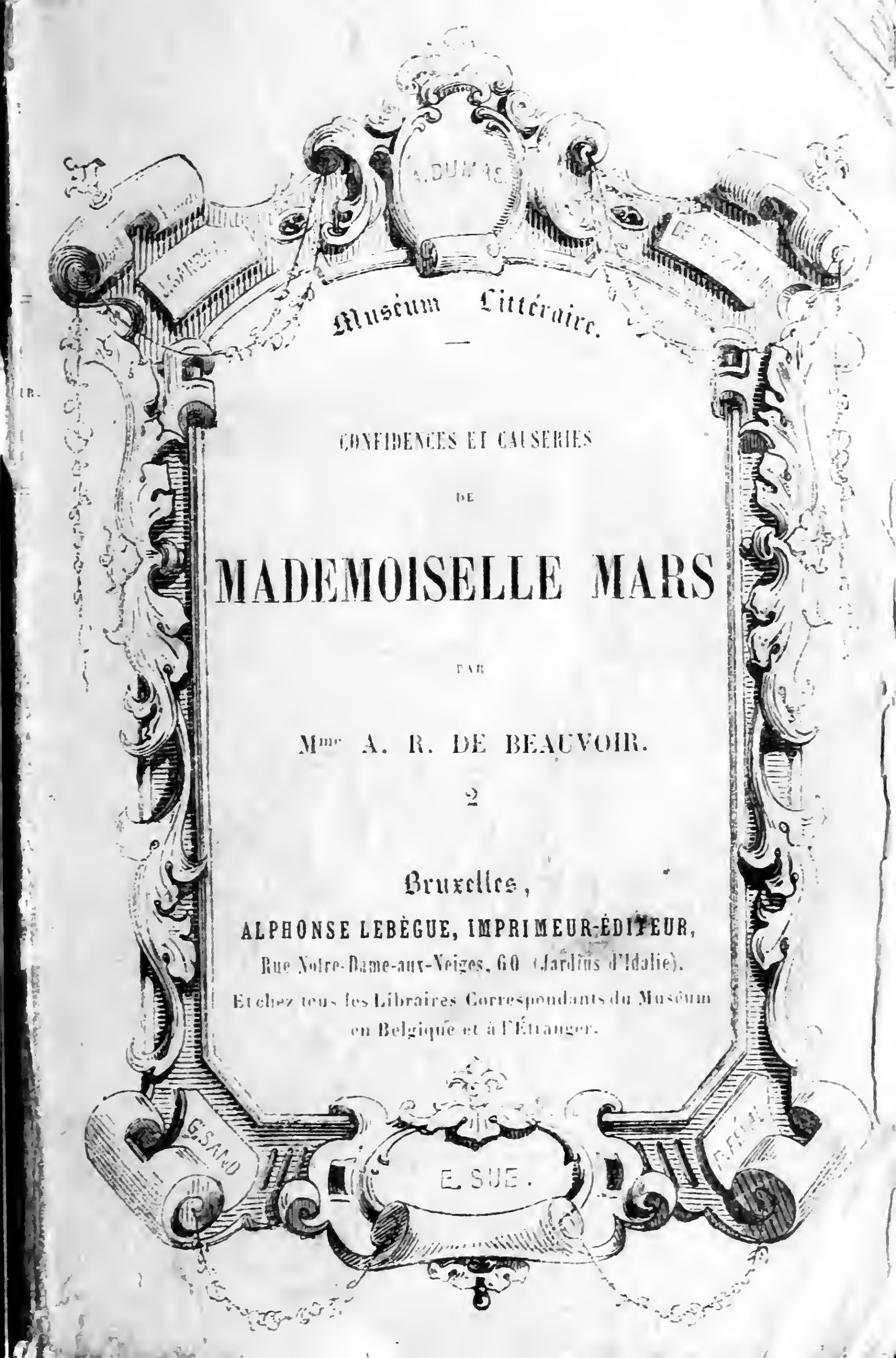


Muséum Littéraire.

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE

MADEMOISELLE MARS

PAR

Mme A. R. DE BEAUVOIR.

2

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardins d'Idalie).

Et chez tous les Libraires Correspondants du Muséum en Belgique et à l'Étranger.

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE MADEMOISELLE MARS.

Sous Presse :

L'INGÉNUE,

Par ALEXANDRE DUMAS.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

183 — 1842

édition autorisée, revue et corrigée par l'Auteur.

FRANCE ET RUSSIE,

3 volumes,

Par LEBÈGUE ET ANQUETIL.

LE CORSAIRE NOIR,

Par TAVERNIER.

CONFESSIONS D'UN OFFICIER

Par LEBÈGUE ET ANQUETIL.

QUAND ON SE RANGE

OU LA CONQUÊTE D'UN LOUIS,

Par C. BERRU.

MARTHE,

OU LES TROIS AMOURS,

Par LEBÈGUE ET ANQUETIL.

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE MADEMOISELLE MARS

PAR

Mme A. R. DE BEAUVOIR.

2



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

Rue des Jardins d'Idalie, n° 1.

1852

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE MADEMOISELLE MARS.

I.

Le lendemain, M. de Clairvaux dit gravement à sa fille :

— Ma chère enfant, je vais vous parler de votre avenir ; écoutez-moi avec recueillement.

— Le comte ne m'a pas trompée, pensa Louise.

Et elle répondit d'une voix émue :

— Parlez, mon bon père, parlez.

— Louise, poursuivit le marquis, vous avez dix-huit ans, vous êtes belle, vous possédez une fortune digne du

nom que vous portez; il faut que vous quittiez cette vie insouciante de la jeune fille pour les devoirs de la femme mariée. En un mot, il est temps de vous séparer de moi. J'ai promis votre main à un vieil ami ; vous ne m'appartenez plus.

Mademoiselle de Clairvaux comprima sa joie en s'écriant :

— Mais je ne vous quitterai pas, mon bon père; pourquoi ne vivrions-nous pas ensemble?

— C'est impossible, chacun tient à sa patrie. Je suis trop vieux pour quitter la France, et votre mari n'abandonnerait pas son ciel natal.

Louise ne comprenait pas bien. Depuis dix ans le comte de Cernay habitait Paris; les événements politiques y étaient bien pour quelque chose, il est vrai; mais depuis le rétablissement de l'ordre, il n'était allé en Suisse que pour y régler ses affaires d'intérêt. En admettant que le comte retournât à Lausanne plus tard, qui empêchait Georges de quitter le service et de passer trois mois de l'année auprès de son père? De la sorte tout se conciliait, et Louise pouvait rester à l'hôtel Clairvaux.

Ces raisonnements passèrent dans l'esprit de la jeune fille; mais elle redoutait trop, elle aussi, la nature irascible du marquis pour oser les lui communiquer. Elle se contenta de penser que les choses s'arrangeraient tout naturellement après son mariage, et, confiante en l'avenir, elle garda le silence.

— Ainsi vous voilà prévenue, Louise, reprit le marquis; votre main est donnée, dans un mois vous serez mariée.

Mademoiselle de Clairvaux tendit son front à son père, et, ivre de joie, elle courut à son petit secrétaire en bois de rose, où elle écrivit ce qui suit :

« Mon Georges bien-aimé, réjouis-toi, réjouissons-nous tous les deux; je serai ta femme! Mon père m'a dit tout à l'heure d'un air solennel : J'ai promis votre main à un vieil ami; vous ne m'appartenez plus; dans un mois vous serez mariée.

» Dans un mois! comprends-tu, Georges, ce que ces mots ont jeté de bonheur dans mon cœur. Enfin, nos vœux, nos désirs, nos rêves vont se réaliser. Un regret se mêle pourtant à ma joie : c'est la pensée qu'il faudra peut-être me séparer de mon père... mais non... tout s'arrangera. J'ai bon espoir.

» Adieu, Georges, adieu. »

Louise adressa sa lettre au jeune lieutenant. Elle était à peine cachetée lorsque le duc Sierra, en habit de voyage, fit demander à mademoiselle de Clairvaux la faveur de quelques instants d'entretien.

La jeune fille était trop occupée de son bonheur pour remarquer la singularité d'une pareille démarche de la part du duc, qui pouvait la voir et lui parler à tout moment. Elle répondit qu'elle était prête à recevoir l'ami de son père, s'il voulait bien prendre la peine de venir la trouver dans son appartement.

En entrant dans le boudoir de mademoiselle de Clairvaux, le duc fut visiblement ému. C'était la première fois qu'il en franchissait le seuil. Un instant il s'arrêta, interdit, et contempla avec une sorte de ravissement la fille du marquis, qui rêvait la tête appuyée dans sa main.

Louise ne prit pas garde à l'extase du duc; elle était loin de pénétrer les sensations qui l'agitaient. En l'apercevant debout à quelques pas d'elle, hésitant à s'avancer, elle courut vers lui.

— Ah! vous voilà, monsieur le duc, dit-elle, je suis heureuse de vous voir.

— Heureuse, répéta M. Sierra, étonné et attendri d'un accueil si cordial.

— Qu'y voyez-vous d'étonnant? N'êtes-vous pas l'ami de mon père? N'avez-vous pas connu ma mère, ma bonne mère?... votre main a touché la sienne plus d'une fois... puis-je l'oublier? Vous m'avez aimée lorsque j'étais enfant; les amitiés d'enfance ne s'effacent jamais. Ah! croyez-le, monsieur le duc, votre présence m'est précieuse... m'est chère à tous égards.

Louise, croyant n'avoir plus rien à redouter des sentiments de M. Sierra, éprouvait enfin une sorte de satisfaction à lui avouer qu'elle était touchée de l'intérêt qu'il lui témoignait depuis si longtemps, et fière de la vieille affection qui l'unissait à son père.

Peut-être aussi cherchait-elle à réparer la froideur dont elle s'était rendue coupable.

— Je ne vous suis donc pas indifférent? lui demanda-t-il d'une voix pénétrante.

— L'avez-vous pu croire?

— Hélas! on croit aisément ce que l'on redoute, c'est l'histoire des grands et des petits de ce monde.

— Qu'il en soit ainsi ou non, je vous en veux d'avoir douté de moi, fit Louise avec un charmant sourire, et si vous ne revenez pas sur l'heure à de meilleures, à de plus justes idées, je vous déclare la guerre, mais une guerre terrible.

— Et moi je signe à tout prix un traité de paix.

La jeune fille tendit la main au duc.

— Que vous êtes bonne aujourd'hui, continua-t-il en regardant tendrement mademoiselle de Clairvaux.

— Oh! c'est que j'ai de la joie plein le cœur.

— De la joie plein le cœur, répéta M. Sierra, et depuis quand?

— Depuis ce matin seulement.

— D'où vous vient cette joie?

— D'une bonne nouvelle.

L'émotion du duc augmentait à chaque question.

— Et qui vous l'a apprise?

— Mon père.

— Ah! votre père, fit M. Sierra en comprimant un élan de satisfaction. Il ajouta :

— Quand votre père vous l'a apportée... cette nouvelle, avez-vous éprouvé quelque surprise?

— Aucune.

— Vous l'attendiez donc?

— Oui... et cependant, continua Louise, j'ai cru d'abord que les paroles de mon père étaient un rêve, une fiction.

Le duc sourit de cet aveu naïf.

— Vous disiez tout à l'heure, monsieur le duc, que l'on croit aisément ce que l'on redoute; je dis, moi, qu'on redoute trop souvent ce qu'on désire. J'aime à toucher le bonheur du regard, afin de me bien convaincre qu'il existe.

— Et le bonheur, l'avez-vous entrevu? demanda le duc avec intention.

— Oui, ce qui est plus sérieux et plus grave qu'on ne pense, car c'est le bonheur de ma vie entière.

Un rayon de joie éclaira les yeux de M. Sierra, qui s'arrêtérent sur le visage de mademoiselle de Clairvaux avec une expression de ravissement.

— Que vous êtes belle, mon enfant! lui dit-il.

Il y avait quelque chose de paternel dans l'accent du duc; aussi, sans s'alarmer de son éloge, Louise répondit-elle :

— Belle? non; mais heureuse, bien heureuse!

M. Sierra trouvait, dans la contemplation, une source intarissable de douces émotions. L'amour doit être silencieux, assurait-il. Et il se tut pour mieux regarder les traits charmants de la jeune fille.

— Vous vouliez me parler, monsieur? fit mademoiselle

de Clairvaux, comme pour ramener le duc au but de sa visite.

— Oui, mon enfant, oui, vous avez raison. Je viens vous faire mes adieux.

— Quoi! vous partez? s'écria Louise avec un étonnement mêlé de regret qui n'échappa point à M. Sierra, mais auquel il donna un sens tout différent.

— J'avais prié votre père de vous prévenir de ce départ. L'a-t-il fait?

— Mon Dieu non!

— Une affaire sérieuse nécessite ma présence à Florence.

— Et vous partez bientôt?

— A l'instant.

— Déjà? Tenez, monsieur le duc, me voilà toute triste, ma gaieté a disparu. Je ne pense plus à mon bonheur, je ne pense qu'au regret de vous quitter. Vous parti, le calme qui règne ici disparaîtra... Je n'aurai ni gaieté ni sourires... Ah! pourquoi partez-vous?

En parlant ainsi, mademoiselle de Clairvaux était sincère. En effet, le duc avait tout changé autour d'elle. Le caractère du marquis s'était adouci au contact de la nature bienveillante et policée de l'Italien. L'échiquier, ce théâtre de luttes acharnées, avait disparu, et, au lieu de quereller le bon et flegmatique Cernay, M. de Clairvaux le regardait complaisamment sommeiller au coin du feu.

Louise bénissait l'heureuse métamorphose que la pré-

sence de M. Sierra avait opérée dans les habitudes et le caractère de son père. Georges absent, la gracieuse enfant s'était habituée peu à peu à causer le soir avec le duc, à écouter ses récits, à suivre ses conseils; aussi frémissait-elle à l'idée de se retrouver dans son immense salon en présence du fatal échiquier et des deux combattants.

M. Sierra, qui ne lisait pas dans l'âme de mademoiselle de Clairvaux, vit dans ces dernières paroles une preuve d'amour pour lui; il les reçut avec enivrement.

— Est-ce bien vous qui me parlez ainsi, mon enfant? Qu'il y a loin de ce langage si doux à entendre à votre froide réserve d'hier encore.

— Oh! c'est qu'il s'est passé bien des choses depuis hier, répondit Louise.

— La berline de M. le duc est prête, interrompit un des laquais du marquis en entrant.

— C'est bien, je descends. Adieu, Louise, adieu, mon enfant! dit le duc avec effort. A bientôt!

— Ah! voilà une bonne parole; je m'en empare. Ne l'oubliez pas au moins, monsieur le duc?

— Elle est inscrite dans mon cœur. Et, d'ailleurs, ne faut-il pas que je sois ici dans un mois?

Louise rougit.

— C'est vrai! ce sera dans un mois, a dit mon père. Un mois! c'est bien long, savez-vous?

Et la jeune fille soupira.

— Enfant! fit le duc, vous aurez tant de fantaisies,

tant de caprices à fêter, tant de désirs à former! songez-y!

— Vous me croyez coquette, monsieur le duc, et vous avez tort.

— Je vous crois un ange, ai-je raison?

Louise baissa les yeux. Le regard passionné de M. Sierra avait jeté une sorte de trouble dans son esprit.

— Votre berline vous attend, monsieur le duc, reprit-elle d'une voix légèrement émue. Chaque pas vers le départ nous rapproche du retour. Partez donc, et rappelez-vous votre promesse.

— Allons! puisqu'il le faut... Adieu, Louise, adieu!

Et, entourant de ses bras la taille de mademoiselle de Clairvaux, le duc posa ses lèvres sur son front. Ce baiser n'eut peut-être pas toute la réserve paternelle; car Louise, interdite et tremblante, s'échappa vivement des bras de M. Sierra. Il s'inclina et sortit.

La sensation indéfinissable qu'avait éprouvée mademoiselle de Clairvaux à la fin de cette entrevue s'effaça bientôt. Elle ne pensa plus qu'à Georges.

Le marquis, une fois seul, reprit son caractère querelleur, et comme pour se délasser de la contrainte qu'il s'était imposée pendant le séjour de son ami, il devint plus irritable que jamais. La voix de Louise était sans puissance pour le calmer.

M. de Cernay était tombé dans un mutisme complet: dès qu'on lui adressait la parole, il murmurait d'une voix

craintive, en jetant çà et là des regards troublés :

— Chut! chut! Clairvaux pourrait nous entendre.

Georges écrivait souvent à Louise.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entretien du marquis et de sa fille, et le jeune lieutenant n'avait reçu ni une lettre de son père ni un mot du marquis. Ce silence l'inquiétait étrangement, quoique mademoiselle de Clairvaux, sûre des paroles de son père, l'encourageât, en rejetant le silence du marquis sur la mauvaise disposition de son humeur.

— « Dans un mois vous serez mariés, a dit mon père, » écrivait-elle; attendez, Georges, tout ira bien; je réponds de votre prochain bonheur. Déjà l'hôtel se remplit de corbeilles, d'étoffes et de parures. Quel luxe! quelle magnificence! Suis-je une reine pour qu'on me pare ainsi, et, pour vous plaire, ai-je besoin de ces riens charmants? J'avais envie de me récrier, mais mon père m'épouvante. Je n'ose plus le regarder, et cependant il est bon; s'il me laissait le temps d'aller à son cœur, j'aurais raison de sa brusquerie; je le ferais le plus tendre des pères, le plus affable des hommes, le plus indulgent des amis. Le duc Sierra était sorcier en vérité, car il avait changé cette nature irascible et violente, et l'avait fait sourire... C'est une robe lamée d'or qui entre; il faut bien saluer cette belle visiteuse. Adieu, Georges, à bientôt!

Un jour, Louise trouva le marquis seul au salon, et

elle aperçut sur son visage une sorte de satisfaction qui l'enhardit à lui parler du vicomte de Cernay.

— Vous êtes content aujourd'hui, mon père, dit-elle en embrassant M. de Clairvaux.

— Ah! vous voyez cela? et à quoi, s'il vous plaît?

— A l'air de votre visage qui attire et fait plaisir à voir.

— C'est-à-dire que je ressemble à un ours, pour l'ordinaire.

— A un bon ours, objecta la jeune fille en souriant malicieusement.

Jamais elle n'avait eu tant d'audace.

— C'est là votre opinion?

— C'est un peu l'opinion de tout le monde, mon cher père.

— Ce qui est très-flatteur pour moi, en vérité.

— Pourquoi avez-vous si souvent l'air mécontent?

— Parce que tout va mal ici; d'ailleurs cet air-là sied à ma physionomie.

— C'est ce qui vous trompe, mon père.

— Vous me voudriez la mine de cette poule mouillée de Cernay?

— Non; mais je vous voudrais tous les jours comme vous voilà ce matin. D'où vient cet heureux changement?

— D'une lettre.

— De Georges de Cernay! s'écria Louise avec transport.

— De Georges Sierra, répondit sèchement le marquis.

— Ah! c'est vrai, il s'appelle Georges aussi, murmura mademoiselle de Clairvaux.

En faisant cette remarque, sans trop savoir pourquoi, elle se prit à soupirer.

— Le duc me parle longuement de vous, ma fille, de votre mariage, continua le marquis avec gravité. Georges sera ici bientôt...

— Et c'est ce qui vous rend joyeux, mon père ?

— La belle demande! Sans doute.

— Eh bien! puisque votre cœur est à la joie, laissez-moi vous parler d'un autre Georges qui nous est cher. Lui avez-vous écrit ?

— Non.

— Pauvre Georges! Votre silence l'afflige cruellement; il espérait une lettre de vous.

— Ne lui écrivez-vous pas ?

— Sans doute ; mais cela ne suffit point, mon père. Songez-y; Georges est à Fribourg; il faut qu'il demande un congé.

— Qu'il le demande!

— Lui écrirez-vous, mon bon père?

— C'est inutile; chargez-vous-en; dites-lui, Louise, que vous vous marierez samedi prochain, dans huit jours.

— Dans huit jours! s'écria mademoiselle de Clairvaux étonnée.

— Oui, dans huit jours. Tout a marché plus vite que je ne le croyais; que Georges s'arrange pour arriver ici samedi, à huit heures du soir.

— Le jour de la cérémonie? Y pensez-vous, mon père! fit la jeune fille anéantie.

— Et pourquoi viendrait-il plus tôt? Avons-nous besoin de lui? il nous gênerait au contraire. Est-ce qu'un officier s'entend aux préparatifs d'un mariage? Allons donc! il a perdu assez de temps ici; qu'il reste à Fribourg jusqu'au dernier moment : c'est le désir de son père, qui s'est enfin décidé à me parler hier. Je crois qu'il devient sourd et muet, ce diable de Cernay : il reste des heures entières à contempler le plafond, et je crie à tue-tête sans qu'il dérange d'une ligne son immobilité.

— Mais Georges sera au désespoir, objecta timidement Louise qui, en voyant le front du marquis se rembrunir et ses sourcils devenir menaçants, se hâtait de plaider la cause du vicomte.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, cria aigrement M. de Clairvaux; s'il est fou, est-ce ma faute? On me rend responsable des exigences des uns, des extravagances des autres, des ridicules de ceux-ci, des maladresses de ceux-là. C'est à en perdre la tête. Je gage qu'on dira bientôt que j'ai rendu Cernay stupide; car, ma foi! il l'est ou peu s'en faut. Bientôt il ne saura plus un mot des échecs. Il prend le roi pour la reine, mêle, embrouille tout. Il me faut une patience, une résignation...

— Hélas! mon père, c'est parce que vous vous fâchez, au contraire, que ce bon M. de Cernay se trouble et...

— Voulez-vous que je le remercie à deux genoux, lorsqu'il me met en colère, interrompit violemment le marquis.

— Mais si avant la colère, qui est un gros péché, mon père, vous parliez au comte avec douceur?

— Tenez, ma fille, vous n'entendez rien à tout ceci. Allez écrire à Georges; qu'il arrive pour la cérémonie, la cérémonie seulement, entendez-vous? Cela sera assez tôt.

Louise voulut insister, un mouvement d'impatience du marquis l'arrêta. Après avoir interrogé l'air irrité de son père, elle perdit tout espoir de le fléchir et se résigna à l'obéissance. Elle n'eut pas un instant l'idée de s'adresser au comte, et sur-le-champ elle écrivit à Georges les instructions du marquis.

Huit jours après, les salons de l'hôtel Clairvaux avaient peine à contenir la foule qui s'y pressait. Un sentiment de curiosité se trahissait sur tous les visages; on chuchotait au milieu d'une sorte d'impatience générale. Le marquis, en invitant une partie de la noblesse qui se trouvait alors à Paris, avait tu le motif de cette réunion.

Louise était retirée dans sa chambre, où elle s'occupait de sa toilette. M. de Clairvaux, dont la mauvaise humeur ne s'était pas démentie, avait fait les invitations sans en prévenir sa fille.

Georges n'arrivait pas.

— A quoi bon ce luxe et cette cohue d'indifférents? pensait Louise; mon père a fait tout cela sans mon aveu, on le voit bien.

En sortant des mains de ses femmes, mademoiselle de Clairvaux était admirablement belle. La richesse et le bon goût de sa toilette relevaient encore les attraits de sa personne. Sa robe de brocard d'argent, garnie de malines, était brodée au corsage de diamants et de perles fines. Ses bras et ses épaules en étaient couverts. Une guirlande de fleurs d'oranger, entremêlée d'épis en diamants, entourait la tête de la mariée. Elle jeta un regard vers son miroir et sourit en se voyant si charmante. Le nom de Georges glissa sur ses lèvres.

Lorsque mademoiselle de Clairvaux, appuyée sur le bras de son père, entra dans son salon, un cri d'admiration circula autour d'elle. On comprit alors seulement qu'il s'agissait du mariage de la fille du marquis. En effet, la chapelle était prête.

— Mais qui épouse-t-elle? se demandait-on.

Neuf heures sonnèrent, la porte s'ouvrit.

C'était Georges de Cernay; il était pâle, et au lieu du sourire qu'elle s'attendait à trouver dans son regard, Louise y remarqua une vague tristesse. Il lui prit la main doucement et la serra contre son cœur; mais il y avait plus de mélancolie dans cette action que de joie.

— Oh! Georges, que vous arrivez tard au gré de mon désir, murmura mademoiselle de Clairvaux.

— Votre père l'a voulu, soupira le vicomte. J'ai bien souffert, Louise, depuis quinze jours!

— Pauvre Georges!

L'heure s'écoulait. Le marquis attendait toujours.

Tout à coup ces mots retentirent comme le son d'un clairon :

— M. le duc Georges Sierra!

Tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu.

Le duc s'inclina, fendit la foule, et, s'approchant de mademoiselle de Clairvaux, lui baisa la main. Cette action de pure courtoisie causa une douloureuse impression au vicomte de Cernay... Louise rougit légèrement.

— Mon père, dit-elle au marquis, il est tard; tout est prêt, qu'attendez-vous encore?

M. de Clairvaux s'avança vers le duc avec une gravité solennelle, le désigna du geste et du regard, et, s'adressant à ses hôtes, prononça ces mots d'une voix vibrante :

— Je vous présente M. le duc Georges Sierra, mon gendre.

Louise étouffa un cri de douleur et devint blanche comme les fleurs d'oranger qui paraient son front. Le comte de Cernay était auprès d'elle, interdit et tremblant; elle appuya sa main glacée sur son bras par un mouvement convulsif, et lui dit d'une voix altérée par les larmes :

— Ah! monsieur, monsieur, vous m'avez trompée!

— Eh! que vouliez-vous que je fisse? avec ce maudit homme, on n'ose rien dire.

Sur l'ordre du marquis, le notaire présenta le contrat à mademoiselle de Clairvaux. A ce moment elle fit un effort pour parler, mais son regard rencontra deux cents regards attachés sur le sien : elle se sentit mourir.

— Signez! signez donc! s'écria vivement le marquis.

L'accent rude et impérieux de son père la fit tressaillir. Elle signa.

Georges avait disparu.

M. de Clairvaux prit la main de sa fille et l'on passa dans la chapelle.

Une heure après, Louise était la duchesse Sierra; mais, le sacrifice achevé, ses forces l'abandonnèrent, elle perdit connaissance.

Le duc prit la jeune femme dans ses bras et, sans consentir à accepter l'aide de personne, il la transporta dans la chambre nuptiale.

Comment M. Sierra aurait-il pu soupçonner la cause de l'évanouissement de la duchesse? Ne croyait-il pas à son amour, n'avait-il pas présentes au souvenir les paroles que Louise lui avait dites le jour de son départ?

M. Sierra s'étant occupé de médecine durant plusieurs années, se chargea seul de veiller et de ranimer la jeune femme. Déjà le mouvement convulsif qui agitait ses lèvres avait disparu, une douce moiteur se répandait sur son corps, la vie revenait d'un pas rapide vers son cœur.

Il était cinq heures du matin; Louise ouvrit les yeux et aperçut le duc à genoux auprès de son lit.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, soupira-t-elle en pleurant abondamment. Oh ! pourquoi ne suis-je pas morte?

— Louise, qu'avez-vous? s'écria le duc étonné d'un tel langage; mon ange bien-aimé, qu'avez-vous?

— Je veux mourir! murmura la duchesse avec une sorte de délire.

— Mourir! fit M. Sierra. Que parlez-vous de mourir, mon enfant chérie? Louise, revenez à vous; je suis là. Vous me voyez à présent, vous m'écoutez, vous pouvez me comprendre.

Louise cacha sa tête dans ses mains.

— Enfant, rappelle-toi les paroles que tu m'as dites il y a un mois; rappelle-toi la joie qui t'inondait alors. Elle était si vive, si vraie, si chaste, que tu semblais la montrer avec orgueil.

—Mon Dieu! c'est vrai! répéta la jeune femme, la voix pleine de sanglots.

— Alors, Louise, à la place des larmes il y avait des sourires. Vos regards cherchaient les miens, vos mains pressaient les miennes, vous me parliez de joie, de bonheur et d'avenir, et aujourd'hui vous appelez Dieu à votre aide, le visage baigné de pleurs...

Louise fut effrayée de la bonté de cet homme auquel elle allait arracher son illusion la plus chère; ses lèvres s'ouvrirent pour lui dire :

— Monsieur le duc, je ne vous aime pas...

Le regard touchant de M. Sierra suspendit cet aveu.

— Oh! jamais, s'écria la duchesse, je n'oserai jamais !

— Louise, dit gravement le duc, vos paroles sont étranges. Qu'avez-vous à me dire? Vous savez bien que je puis tout entendre. N'avez-vous pas en moi un père, un ami, un mari?... Parlez donc librement. Hélas! mon enfant bien-aimée, que n'ai-je une faute à vous pardonner? Le pardon devancerait l'aveu.

Louise ne répondit pas d'abord; mais soudain ses yeux rencontrèrent un petit crucifix d'ébène suspendu au pied de son lit; elle poussa un cri. Ce crucifix lui avait été donné par Georges. Un tel souvenir réveilla toute l'exaltation de ses sentiments pour le vicomte de Cernay. Elle eut honte de les avoir cachés si longtemps. C'était presque les désavouer; aussi, surmontant résolûment sa faiblesse et s'adressant au duc :

— Monsieur, lui dit-elle, je vous ai trompé.

— Trompé ! répéta le duc en reculant; vous, Louise, c'est impossible.

— Oui, vous avez raison, car j'aurais dû dire : Monsieur le duc, vous vous êtes trompé.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais me faire comprendre. Il y a un mois, monsieur le duc, lorsque vous entrâtes dans cet appartement pour m'y faire vos adieux, je croyais ne recevoir que l'ami de mon père, son ami, entendez-vous? et au moment où votre baiser vint effleurer mon front, je le croyais

encore. Ce qui s'était passé entre le marquis de Clairvaux et le duc Sierra, je l'ignorais.

Le duc fit un mouvement.

— Hier, à neuf heures du soir, lorsque mon père vous a nommé son gendre, alors seulement l'illusion a cessé.

— Mon Dieu! murmura le duc d'une voix sourde.

— Il y a un mois, monsieur, vous avez pris pour l'impulsion de l'amour l'épanchement d'un sentiment presque filial... Un mot pouvait nous éclairer tous les deux... il eût évité des malheurs irréparables. Ce mot, par une fatalité inexplicable, n'a point été prononcé. De là vient votre erreur, de là vient la mienne. Vous avez accepté ma joie comme votre bien; à votre place, j'en eusse fait autant... Vous ne pouviez pas deviner que cette joie appartenait à un autre.

M. Sierra tressaillit.

— A un autre?

— Oui, à un autre, monsieur le duc, poursuivit la jeune femme en cherchant à rassembler ses idées; à un noble cœur que vous avez le droit de maudire, mais que vous estimerez toujours... Depuis de longues années, mon âme s'était donnée à lui tout entière... Enfant, je l'aimais comme un frère; jeune homme, je l'ai aimé comme un... époux; car, noble autant que moi, riche autant que moi : « Louise, m'avait-il dit, tu seras ma femme; mon père demandera ta main au marquis de Clairvaux... » Et sûr de mon amour et du consentement de mon père, il partit en souriant à l'espérance.

— Achevez! achevez!

— Un matin, mon père me parla ainsi : « Louise, j'ai promis ta main à un vieil ami ; dans un mois tu seras mariée. » Le marquis de Clairvaux n'est pas de ceux qu'on interroge aisément. D'ailleurs, avais-je besoin d'en savoir davantage? Je ne doutai pas un seul instant que, fidèle à sa parole, le comte de Cernay n'eût demandé ma main, et la joie la plus vive inonda mon cœur. Une heure plus tard, monsieur le duc, vous étiez auprès de moi. Comprenez-vous, maintenant?...

Le duc se tut. Il avait la pâleur de la mort.

— En vérité, il y a quelque chose d'infernal dans ce qui s'est passé! reprit Louise avec l'accent du désespoir. Jamais la fatalité n'a été plus perfide et plus cruelle !

— Mais alors, Louise, pourquoi avez-vous signé ce contrat maudit? Pourquoi vous êtes-vous laissé conduire à cette chapelle?...

— Un moment j'ai failli me jeter à vos pieds et vous ouvrir mon cœur, car vous êtes bon autant que généreux, monsieur le duc, je le sais; une âme comme la vôtre comprend tout et pardonne! Vous eussiez assuré mon bonheur par le sacrifice du vôtre!... Mais les yeux de la foule arrêtés sur moi, la voix cassante de mon père, cet homme vêtu de noir qui me tendait un contrat, tout cela a égaré ma raison... le vertige s'est emparé de moi... j'ai signé... et je suis votre femme! monsieur le duc.

— Vous êtes ma sœur, Louise, rien de plus, répondit M. Sierra en surmontant son trouble; le mari renonce à ses droits, le frère seul fait valoir les siens. Qui sait? à force de ne voir que le second, peut-être oublierez-vous que le premier aurait pu exister! Le monde seul s'y trompera; le monde! cet ennemi auquel il faut taire les deuils et les joies de sa vie.

— Vous souffrez, monsieur le duc, s'écria Louise, oubliant un instant son désespoir pour s'occuper des douleurs du duc.

— Et ne souffrez-vous pas aussi?

Dieu m'a fait l'âme assez forte pour lutter avec la douleur; ce n'est pas comme vous, enfant!... Le duc s'arrêta; sa voix tremblait; l'émotion l'emportait sur sa volonté. Louise, continua-t-il avec gravité, après ce qui s'est passé hier soir, le vicomte de Cernay attend une lettre de vous; je vous prie de l'écrire : il faut qu'il sache à quelle étrange complication de méprises se rattachent les événements qui nous ont frappés tous les trois. Cette lettre, je viendrai la prendre dans la journée; je me charge de la remettre au vicomte : vous la cachetterez, mon enfant; je ne veux, je ne dois pas la lire.

M. Sierra prit la main de la duchesse, et s'assurant que la fièvre avait disparu, il sortit.

Ce qui se passa dans l'âme du duc, Dieu seul le sait; il resta plusieurs heures enfermé dans son appartement, et lorsqu'il reparut devant mademoiselle de Clairvaux, ses

traits portaient la trace de profondes souffrances, de combats violents, et pourtant sa voix était calme et douce, son regard indulgent et paternel.

— Votre lettre est-elle prête? demanda-t-il. — Oui, monsieur le duc, la voici.

Louise désigna du doigt une petite cassette sur laquelle était attachée une lettre cachetée de noir, et ajouta :

— Cette cassette, monsieur le duc, contient les lettres de M. de Cernay; je n'ai plus le droit de les garder...—Je n'accepte pas ce sacrifice : les lettres du vicomte de Cernay sont adressées à Louise de Clairvaux, que la duchesse Sierra les garde : c'est un souvenir qu'elle peut conserver sans remords.

En disant ces mots, le duc sépara la lettre de la fidèle cassette.

Louise n'insista pas.

— Maintenant, mon enfant, écoutez-moi, dit M. Sierra en s'asseyant à quelques pas de la jeune femme. — Parlez, monsieur le duc. — Louise, il est de ces secrets qui doivent rester ensevelis au fond du cœur, quoiqu'ils n'aient rien de blessant pour l'amour-propre, d'humiliant pour la conscience, de coupable pour l'honneur; mais ils se rattachent à un ordre d'idées, de principes que la société dénature lorsqu'on les lui livre. Louise, pour tous, le vicomte de Cernay excepté, vous êtes ma femme, entendez-vous; il le faut, vous me le promettez, n'est-ce pas? — Je vous le jure. — Si Paris vous plaît, reprit le

duc, vous êtes libre d'y rester, j'ai confiance en vous. Choisissez votre ciel, quel qu'il soit, il deviendra le mien. — Oh! emmenez-moi, monsieur le duc, emmenez-moi, s'écria la duchesse en joignant les mains; partons ce soir pour Florence, l'air qu'on respire ici est rempli de regrets et de larmes; de grâce, monsieur le duc, emmenez-moi! — Songez-y, Louise, c'est votre père que vous allez quitter, ce sont vos souvenirs d'enfance, c'est votre patrie que vous abandonnez. Au bras de l'homme qu'on aime, tout voyage est facile, tout exil est doux, les chemins sont fleuris, l'espérance y croît à chaque pas; mais le compagnon qu'on suit avec regret, avec crainte, assombrit la route et jusqu'au ciel. Réfléchissez. — J'ai consulté mon cœur, monsieur le duc; il m'a dit : Il faut partir. Je partirai, répondit la duchesse. — Vous me voyez donc sans effroi? demanda tristement M. Sierra. — Je vous admire, monsieur le duc; vous êtes l'âme la plus noble qui soit au monde, et je vous bénis. Si vous l'eussiez exigé, j'aurais été votre femme avec désespoir, car j'aime le vicomte de Cernay de toutes les forces de mon cœur; je suis votre sœur avec orgueil. — Et moi, Louise, je suis fier de ce titre de frère que vous me donnez aujourd'hui. Maintenant, écoutez-moi et ne voyez dans mes paroles ni un espoir ni une arrière-pensée. Si un jour votre amour faiblissait, si le vicomte de Cernay perdait le prestige dont votre cœur l'entoure, si vous vous reconnaissiez libre de choisir une autre affection, au nom de ce que

j'ai souffert et de ce qui me reste à souffrir, je vous prie, Louise, de vous souvenir de moi et de me tendre la main. J'attendrai, et, quoi qu'il avienne, à dater d'aujourd'hui, vous n'entendrez ni plaintes ni désirs s'échapper de mes lèvres... J'en prends ici l'engagement solennel. N'oubliez pas ma prière, mon enfant, et rappelez-vous mon serment, ma sœur. — L'un et l'autre sont gravés là, monsieur le duc, répondit Louise en posant sa main sur son cœur. Mais nous partirons ce soir? — Nous partirons ce soir, puisque vous le voulez.

M. Sierra s'inclina et sortit.

Le marquis de Clairvaux s'attendait au départ de sa fille; il n'éprouva aucune surprise lorsqu'il apprit que ce départ aurait lieu sitôt. Il connaissait les sentiments du duc : c'était son meilleur garant du bonheur de Louise.

—J'aurai bien quelque peine à m'habituer à l'absence de ma fille, se dit-il, mais Cernay sera là; et d'ailleurs j'irai à Florence l'année prochaine.

Comme tous les vieillards, M. de Clairvaux était égoïste; il lui eût été plus difficile de se séparer du comte de Cernay que de son unique enfant. Les joies du père disparaissaient tout à fait en présence des émotions du joueur.

Au moment de quitter cet hôtel où sa jeunesse s'était épanouie, où le souvenir de sa mère vivait dans toute chose, Louise sentit sa force l'abandonner; elle crut voir Georges, assis au foyer paternel, lui tendre les mains en

l'appelant à lui; elle se rappela ses paroles d'amour, ses serments, les projets qu'ils formaient ensemble aux jours heureux, et elle comprit que c'était un adieu éternel peut-être qu'il fallait dire aux rêves, aux espérances du passé. L'exil allait commencer, et quel exil! le plus cruel de tous, puisqu'il pouvait durer autant que la vie. La duchesse vit un fantôme se dresser devant elle... C'était l'avenir : elle eut peur.

M. Sierra observa d'un œil scrutateur et attendri le visage décoloré de sa femme. Il sut pénétrer dans cette âme ardente et peu faite aux luttes morales. Aussi, s'approchant de la duchesse, lui dit-il avec tendresse :

— Louise, vous n'appartenez qu'à vous seule, songez-y; votre volonté a une royauté absolue; je ne veux accepter aucun sacrifice de votre générosité. Hélas! pauvre enfant! vous n'avez que trop souffert par moi; il en est temps encore : si votre cœur faiblit à l'idée de quitter ces lieux si chers à votre souvenir, dites un mot, un seul, et vous resterez.

Ces touchantes paroles rendirent à la duchesse toute son énergie. Elle rougit de sa faiblesse et voulut être digne enfin de l'homme auquel elle avait associé son existence.

— Merci, merci, monsieur le duc, répondit-elle d'une voix ferme; mais je repousse votre offre. Je vous l'ai dit, je veux partir; partons.

Elle embrassa tendrement son père et le comte de

Cernay, la cause involontaire de tous ses maux, et, cachant ses larmes sous un sourire empreint d'une douce tristesse, elle s'appuya sur le bras du duc, et tous deux s'élancèrent dans leur chaise de poste, qui roula vers l'Italie.

Le soir même, le vicomte Georges de Cernay, le désespoir dans le cœur, regagnait son régiment avec la ferme intention de se faire tuer à la première occasion, tandis qu'après avoir essuyé une larme égarée sur sa joue, le marquis de Clairvaux s'assit devant l'échiquier, et, faisant signe au comte de Cernay de se mettre en garde, le jeu recommença.

Louise arriva à Florence par une de ces soirées parfumées dont l'Italie a seule le monopole, même en hiver. Le palais Sierra attendait la jeune duchesse : tout avait été prévu, ordonné et accompli pour que la réception fût digne de son rang.

Habituée au luxe suranné et sévère, froid et méthodique de l'hôtel Clairvaux, Louise s'étonna de la munificence qui régnait dans le palais Sierra. C'était tout à la fois la demeure d'un seigneur fastueux, d'un poëte, d'un artiste, d'un savant et d'un philosophe. Quel vaste musée de toutes les sciences, de tous les progrès, de tous les arts !

La duchesse Sierra consacra un mois à visiter Florence : ses monuments, ses églises, ses palais, ses riches galeries, elle voulut tout voir.

L'esprit descriptif, passionné et original du duc donnait un mérite aux moindres objets et les poétisait. Au milieu de ses regrets, Louise éprouvait un charme indéfinissable à écouter cette voix éloquente : c'était une sorte de mélodie qui soulageait son cœur. Pour échapper au souvenir de Georges, elle avait besoin de sentir la nature puissante de M. Sierra auprès de la sienne; le prenant pour modèle, elle aurait voulu lui ressembler.

Le duc consacrait six heures du jour au travail. Louise le pria de l'initier à ses fatigues, à ses recherches, à ses succès. M. Sierra y consentit. Quoiqu'il observât à l'égard de la duchesse une grande réserve, il ressentait une joie secrète toutes les fois que le hasard, la curiosité ou l'art le réunissaient à elle.

Le matin où la jeune femme pénétra dans l'atelier du duc, elle s'arrêta étonnée et contempla avec intérêt l'aspect et l'attitude du nouveau disciple de Phidias.

M. Sierra portait une blouse de velours noir; un ceinturon de cuir entourait sa taille élégante; sa tête était recouverte d'un large feutre gris qui retenait prisonnières les boucles de sa noire chevelure.

Il achevait un buste de Michel-Ange. Ce n'était plus le grand seigneur habitué aux douceurs du luxe; c'était l'ouvrier ne voyant que le travail.

Absorbé par son œuvre, M. Sierra ne remarqua pas tout d'abord la présence de la duchesse; aussi eut-elle le temps de l'admirer à son aise. C'était une étude intéres-

sante. Car pour la première fois elle comprenait ce qu'il y avait d'émotions, de désirs, d'espérances et de joies dans les luttes de l'artiste.

— Là est l'oubli, se dit-elle; et marchant vers le duc, elle lui demanda avec un sourire irrésistible s'il consentait à la prendre pour élève. — De grand cœur, répondit-il; demain nous commencerons notre première leçon.

Et, en effet, elle revint le lendemain.

— Mon Dieu, pensait-elle, si je pouvais aimer l'art assez pour oublier l'amour! Et ses yeux se portaient alors sur M. Sierra, dont le regard calme et réfléchi semblait pénétrer toutes les profondeurs de la science.

Il sait si c'est possible, lui; car il a aimé, il a souffert. Peut-être souffre-t-il encore. Si j'osais le lui demander! A quoi bon?... Le travail me le dira.

Et la duchesse se rattachait à l'art comme s'il eût pu la soulager du doute qui l'oppressait. Ainsi les jours, les semaines, les mois s'écoulaient.

Louise aimait toujours Georges de Cernay.

Un matin, en parcourant seule l'atelier du duc, elle aperçut, soigneusement caché derrière des statues de plâtre, un buste recouvert de la toile humide dont les statuaires se servent. Cet appareil attestait un travail récent et mystérieux. Poussée par une vague curiosité, Louise souleva le voile, et au même instant elle poussa un cri de surprise. C'était elle; c'est-à-dire un chef-

d'œuvre de ressemblance, de beauté et de talent. Jamais la main du maître n'avait si bien réussi.

— Il m'aime toujours, murmura-t-elle attendrie. L'art ne suffit pas. Puisqu'il en est ainsi, essayons du voyage.

Quelque temps après, M. Sierra et sa femme partaient pour Rome. Ils visitèrent successivement toutes les villes de l'Italie et de la Sicile. Ce voyage, qui fut long, instructif, pittoresque, curieux, captiva l'imagination de la jeune femme, et lorsqu'elle revint à son palais de Florence, ses yeux avaient moins de tristesse et plus d'éclat. Le présent l'occupait enfin; sans effroi pour l'avenir, elle jetait un coup d'œil sur le passé, et s'apercevait que le regret avait remplacé la douleur. Cependant Georges de Cernay vivait toujours dans son cœur. Mais ce souvenir n'amenait plus les crises violentes du désespoir.

Le vicomte n'avait pas quitté la Suisse. Les lettres du marquis de Clairvaux donnaient à Louise des nouvelles de son ami d'enfance. Toutes les fois que le nom de Cernay figurait dans une lettre timbrée de France, la duchesse la tendait à son mari, et celui-ci l'en remerciat avec effusion.

— Louise, j'ai une bonne nouvelle à vous donner, dit un jour M. Sierra; elle vient de Suisse.

La duchesse rougit légèrement.

— Ah! vraiment? fit-elle troublée. — Le vicomte de Cernay est capitaine. C'est à sa bravoure seule qu'il le doit. J'ai appris sa nomination tout à l'heure, chez Son Altesse le prince ***. J'en suis heureux.

M Sierra avait renoncé au monde pour épargner à Louise le chagrin de l'y accompagner. Il comprenait qu'après l'épreuve qu'elle avait subie, la solitude lui valait mieux que le bruit des fêtes et l'enivrement passager d'une vie de plaisirs. Lui, l'homme le plus recherché de toute l'Italie, se condamner à l'isolement, c'était un nouveau sacrifice, le plus grand de tous peut-être. Louise finit par le comprendre; elle se repentit de ne l'avoir point épargné à M. Sierra, et feignit le désir de faire son entrée dans la société florentine. Alors une autre existence commença pour la duchesse; elle devint la reine de toutes les fêtes. Insensible à ces succès, elle ne s'occupait et n'était fière que de ceux de M. Sierra. Elle vit la foule se prosterner devant lui, l'estime et l'admiration des plus puissants l'envelopper de toutes parts, et le retrouva, au milieu de ce monde dont il était le héros et l'idole, simple, vrai, indulgent, bienveillant pour tous, pratiquant la plus noble des égalités; aussi la duchesse se prit-elle à rechercher ce monde, cette vie de plaisirs qu'elle avait si longtemps dédaignée; elle fut avide de sa gloire; le suivant pas à pas, elle l'admira en silence avec une sorte d'orgueil, et cependant madame Sierra aimait encore le vicomte de Cernay.

A un des bals de l'ambassadeur d'Espagne, la duchesse remarqua une jeune Vénitienne d'une grande beauté, dont les yeux ne quittaient pas M. Sierra; leur expression passionnée la surprit.

Madame Sierra voulut connaître la femme qui semblait si fort occupée de son mari; elle apprit qu'elle s'appelait la marquise Paolini. A Venise, elle était célèbre par son esprit et sa beauté. Veuve à vingt ans et maîtresse absolue d'une fortune immense, elle n'avait jamais donné prise au scandale. Munie de ces renseignements et entraînée par une curiosité inexplicable, madame Sierra observa la marquise; elle compta les rougeurs subites et les muettes pâleurs qui passaient sur son visage, les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres, et peu à peu elle devina les sentiments qui l'agitaient.

Le duc s'assit auprès de madame Paolini et causa longtemps avec elle. Louise mesura d'un seul coup d'œil la joie de la marquise, et soudain elle se sentit triste sans savoir pourquoi.

On dansait. Madame Paolini se pencha à l'oreille du duc; il se leva, lui offrit le bras, et tous deux obéirent au premier signal du bal. Depuis son mariage, M. Sierra avait renoncé à ce plaisir tant soit peu frivole pour un homme de son caractère; mais comme, après tout, la danse était un art dans lequel il excellait et qui lui avait valu de grands succès, peut-être ne fut-il pas fâché d'y revenir.

Louise ne perdit pas de vue le duc un seul instant; elle admira son élégance en recueillant les éloges qui circulaient autour d'elle, et cependant pour la première fois elle était rêveuse, préoccupée... Son esprit inquiet sui-

vait les rapides mouvements de cette femme suspendue amoureusement au bras de M. Sierra; elle la vit lui parler avec une douce familiarité, et son cœur en éprouva un profond chagrin. Certes, elle n'était pas jalouse!

Au lieu de ramener sa belle danseuse à son fauteuil, le duc traversa avec elle une longue galerie qui conduisait à un jardin, et disparut. On était au mois d'août : la nuit était parfumée, le ciel émaillé d'étoiles. Étonnée de l'absence de son mari, la duchesse se dirigea vers la galerie, et, entraînée par une attraction singulière, elle arriva au jardin de l'ambassade. A peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle retint son souffle, et, craignant d'être reconnue, se blottit toute tremblante derrière un banc entouré d'orangers. La jeune marquise était toujours au bras du duc.

— Georges, lui dit-elle, reposons-nous sur ce banc; il faut que je vous parle longuement.

Madame Sierra tressaillit.

— Mon Dieu! pensa-t-elle, je vais tout entendre.

La situation devenait des plus difficiles : se montrer, c'était laisser croire au duc qu'elle l'épiait; écouter, c'était entrer peut-être dans une intrigue galante et s'exposer à devenir la confidente de son mari. Madame Sierra s'y résigna pourtant, en se rappelant qu'elle n'avait que le titre et les droits d'une sœur.

La marquise et le duc s'étaient assis.

— Georges, reprit la jeune femme, enfin je vous ai

retrouvé! Qu'il s'est fait attendre, ce moment tant désiré! Savez-vous qu'il y a trois ans que je vous cherche! depuis la mort du marquis Paolini. En me sentant libre, je vous ai appelé de toute la voix de mon cœur, car vous êtes le seul amour, l'unique croyance de ma vie. Ce que je vous dis ce soir, Georges, je vous l'ai dit à Venise, à Naples, à Milan; je vous l'ai écrit partout; je voudrais pouvoir vous le répéter à genoux à la face de tous! Avouer l'amour qu'on ressent pour vous, c'est ennoblir ses sentiments! Quelle est la femme qui ne serait pas fière de vous aimer! Vous êtes si noble, si digne de respect et d'admiration! Oh! qu'elle est heureuse, *elle!*

La duchesse comprit que la Vénitienne avait trop d'envie dans l'âme pour qu'il ne s'y mêlât point un sentiment de haine.

— Heureuse, elle! répéta le duc, qu'en savez-vous?

Sans prendre garde à ces paroles, la marquise continua avec véhémence :

— Georges, je ne puis la voir, cette Française aux yeux bleus, au visage pâle, au nonchalant maintien, sans éprouver toutes les tortures de la jalousie; elle m'a pris ma place, le nom que je devais porter, en un mot, elle m'a volé mon bien! — Paquita, interrompit sévèrement le duc, vous savez bien que je n'étais pas à vous! — Non... mais sans cette femme m'eussiez-vous aimée... m'aimeriez-vous aujourd'hui ? — Paquita, je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais! — Oh! vous me ferez mourir,

Georges; vous me ferez mourir. — Pauvre enfant! l'amour malheureux est un poison lent qui ronge le cœur. Il ne tue pas toujours. — Georges, vous parlez d'un mal que vous ignorez. — Vous croyez? fit amèrement le duc. — J'en suis sûre; car si vous saviez ce que je souffre, vous n'auriez pas cette insensibilité de marbre contre laquelle je me brise. — Paquita, écoutez-moi, dit M. Sierra. Sans entrer dans le récit de mes sentiments passés, je puis vous jurer ici, sur la mémoire de ma mère, que j'ai souffert plus que vous encore. — Oh! tant mieux! s'écria la Vénitienne avec l'égoïsme cruel de la passion désolée. Georges, répète-moi que tu as souffert... cela m'inonde d'une joie honteuse, je l'avoue, mais qui me soulage. — Eh bien! soyez heureuse, Paquita, je souffre...

Le duc se reprit et ajouta :

— J'ai souffert plus que vous. — C'est impossible! interrompit la marquise, mettant une sorte d'orgueil à conserver une supériorité dans sa douleur. — Pourquoi amoindrir les sentiments qu'on n'a pas éprouvés? Ma parole n'était-elle pas suffisante, Paquita? — Oui, car vous n'y avez jamais manqué. — Enfant, continua M. Sierra avec un accent paternel, vous êtes jeune, belle, riche, admirée; quittez Florence, retournez à Venise, et oubliez-moi. — Jamais! jamais! s'écria la marquise résolûment. Crois-tu que je t'aie retrouvé pour te perdre, après trois années consacrées à te chercher, à te désirer, à t'attendre? Est-ce qu'on chasse un tel amour de son cœur? est-ce

qu'on oublie? As-tu oublié, toi? — Non, murmura tristement le duc. — Oh! tu l'aimais donc bien cette femme? demanda l'Italienne avec une sombre curiosité. —A quoi bon vous parler d'elle, Paquita; ce sont des souvenirs douloureux pour moi, pénibles pour vous. — Et comment ne t'a-t-elle pas aimé, toi si bon, si généreux, toi que tout le monde aime? — Parce qu'elle en aimait un autre. — Moins digne de son amour sans doute... et tu ne l'as pas tué, cet homme?

M. Sierra tressaillit. Il regarda la marquise et fut effrayé de sa pâleur.

— Tu ne comprends donc pas la vengeance? continua-t-elle d'une voix sourde. — Quand elle est noble, juste, autorisée par l'honneur, oui; quand elle se cache derrière l'envie et le crime, je la méprise. — Cette femme était libre? interrompit la marquise. — Oui. — Est-ce que je l'ai vue?

Le duc hésita un moment.

— Oui, répondit-il. — Oh! je veux la connaître! — A quoi bon! que peut-elle pour votre bonheur, Paquita, et que pouvez-vous pour le mien? — Tu l'aimes encore? demanda vivement madame Paolini. — Et quand cela serait? — Oh! je suis perdue alors! Mon Dieu, prenez pitié de moi! — Que vous importe, Paquita, si j'aime encore? Allez, croyez-m'en, ne voyez aucun obstacle à votre bonheur dans cet amour sans espoir. N'ayez aucune haine contre celle qui me l'inspire. Il y a trois ans, j'étais

libre; vous m'aimiez, Paquita, avec cette même exaltation, et j'ai résisté à vos larmes, à vos prières, et cela parce que mon cœur ne pouvait être à vous. Si j'avais été un de ces hommes sans loyauté qui perdent une réputation de femme pour satisfaire leur orgueil, j'aurais pu vous enlever à votre famille, au marquis, au monde, me parer de votre amour, car vous m'eussiez suivi partout. — Oh! partout! répéta la jeune femme. — Oui, je le savais bien, vous étiez à moi... et si je vous ai respectée, Paquita, je vous le répète, c'est que vous n'êtes pas de celles qu'on accepte pour maîtresses quand l'amour est absent du cœur. L'amour, c'est l'excuse de la faute... Je n'aurais pas voulu vous vouer à la honte éternelle, moi qui ne vous aimais pas, moi qui ne vous aimerai jamais. — Toujours ces terribles paroles, Georges; savez-vous que le désespoir fait naître des désirs insensés... A force de souffrir, il m'est venu au cœur une haine implacable... — Contre moi? dit le duc en souriant avec amertume. — Non, mais contre elle. — Vous y revenez toujours, Paquita. — Oui, parce qu'elle me poursuit de son bonheur. — Folle! et si elle était plus malheureuse que vous! — Malheureuse quand tu l'aimes? est-ce que c'est possible! Georges, dis-moi le nom de cette femme!

Le duc se tut.

—C'est la comtesse Lumelini, j'en suis sûre! s'écria la marquise.

M. Sierra secoua la tête.

— Vous vous trompez, Paquita. — C'est la nièce du cardinal ***? — Encore moins. — C'est la princesse de ***? — Non.

La marquise parut réfléchir. Ses yeux cherchaient dans ses souvenirs; ils interrogeaient tous les visages, scrutaient toutes les consciences. Tout à coup, elle se frappa le front en s'écriant :

— Georges, je vous mets au défi de me démentir. La femme que vous aimez... c'est la duchesse Sierra! — Taisez-vous, Paquita, taisez-vous, on peut nous entendre, répliqua vivement le duc, alarmé de l'accent de madame Paolini. — Eh! crois-tu que ce soit un mystère pour Florence? L'indifférence de la duchesse est écrite sur son front. Et moi qui cherchais bien loin ce qui était là sous mes yeux! Tiens, Georges, je suis heureuse à présent, mon sang ne se presse plus dans mes veines, tout désir de vengeance s'évanouit... Je ne la hais plus, cette femme, car elle ne t'aimera jamais. Pauvre Georges... oh! je te plains, ton malheur est irréparable.

La marquise se mit à rire d'un air sardonique.

— Et la duchesse aime donc ailleurs? continua madame Paolini; en France, sans doute, où ses rêves amoureux s'envolent? Je vois d'ici le bel Adonis auquel elle confie ses tristesses conjugales. Amante inconsolable, elle appelle le héros de son cœur à grands cris... Cela ferait un roman très-intéressant. Pourquoi n'en seriez-vous pas l'auteur, monsieur le duc? vous qui connaissez

l'intrigue à fond. Qu'en pensez-vous? — Je pense, Paquita, que celle qui parle ainsi, à l'oubli de tout respect et de toutes convenances, a besoin de s'abriter sous son titre de femme et de s'envelopper de sa douleur pour arrêter le mépris de l'homme qu'elle offense si odieusement... — Oh! pardon, pardon! s'écria la marquise, ramenée à elle-même par ces paroles indulgentes; le désespoir m'égare, je crois qu'il me rendra insensée... Georges, dites-moi que vous oubliez mon offense!—J'oublie et je pardonne, Paquita. — Votre main? — La voici. — Ah! Georges, soupira la marquise, je suis bien malheureuse! — Du courage, Paquita, du courage! — Si vous m'aimiez, j'en aurais pour tout, du courage; j'accepterais les plus rudes épreuves sans me plaindre; mais sans votre amour, Georges, je me sens absente de moi-même, je n'ai ni force ni résignation, je pleure et je doute de Dieu.— Mais vous ne doutez pas, au moins, Paquita, de la tendresse d'ami que je vous ai vouée, à défaut d'un sentiment plus tendre?—Non, murmura la jeune femme en laissant tomber sa tête sur l'épaule de M. Sierra. — Pauvre enfant! fit tristement le duc. Si belle et si bien faite pour le bonheur. — Ne parlez pas de bonheur, Georges, ce mot-là me serre le cœur. Le malheureux envie la joie, le prisonnier la liberté, l'ambitieux la gloire qui lui manque... moi, l'amour du duc Sierra.

Madame Paolini se tut. Ses larmes la suffoquaient.

— Georges, reprit-elle, arrivée à ce paroxysme de la

passion qui, en nous conduisant à l'oubli du devoir, à l'abandon de nous-mêmes, explique les idées les plus insensées et les plus coupables égarements, si j'étais la courtisane Rosetti, qui se promène au Cascine, seriez-vous à moi? — Non. — Si j'étais la Colombine qui débutait l'autre soir au théâtre, seriez-vous à moi? — Non... Pourquoi me faites-vous ces folles questions, Paquita? — Parce que vous me disiez tout à l'heure que vous m'aviez repoussée à cause de mon nom, de ma réputation, et qu'il me serait doux d'être aussi perdue que ces deux femmes, si le mépris de tous me donnait à vous. — Quelle folie! ma pauvre Paquita. — Traitez cela de folie si vous voulez, Georges; mais c'est une folie qui fait bien mal et qui mérite qu'on la plaigne à l'égal d'un malheur. — Paquita, dit gravement le duc, vous partirez demain pour Venise. — Non, répondit vivement la marquise. — Je le veux... mon amitié vous l'ordonne. — Que vous ai-je donc fait, pour que vous cherchiez à m'enlever ma seule joie : vous voir, et vous voir toujours? — Sans l'espoir d'être aimé, la vue de ceux qu'on aime cause une joie qui tue. Croyez-le, évitez-la et partez. — Oh! jamais, jamais! — Paquita, songez-y, c'est une preuve de votre amour que j'exige. Allons, soyez forte, pauvre femme, Dieu vous tiendra compte de ce sacrifice. — Oh! j'accepterais l'exil durant la moitié de ma vie, si tu devais m'aimer après! — C'est mal, Paquita, reprit sévèrement M. Sierra, car vous repoussez

la seule prière que je vous adresse : à l'avenir, ne me parlez plus de votre amour pour moi; dès qu'il n'a ni dévouement ni obéissance, je n'y veux pas croire.

Le regard du duc se détourna froid et dédaigneux de la marquise.

— Je partirai, murmura-t-elle avec effort... je partirai, Georges, je vous le jure. — Demain? — Demain! — C'est bien, Paquita, c'est bien! je vous reconnais enfin. Oh! merci, merci! plus le sacrifice est grand, plus il élève l'âme vers Dieu! — Dieu! avez-vous dit? je l'avais oublié. Vous faites bien de me le rappeler, Georges, continua la marquise avec recueillement, puisque je ne puis être à vous, je fais le serment d'être à lui, à lui seul. — Paquita, ne jurez pas encore... qui sait? l'avenir vous garde peut-être de grandes joies. — Georges, loin de vous il ne m'apporterait que regrets et douleurs... Je serai à Dieu.

Il y avait dans l'accent de la marquise une volonté qui surprit le duc; il n'insista pas.

— Quoi qu'il avienne, Paquita, votre souvenir restera gravé dans mon cœur, et votre résignation me donnera du courage aux jours d'épreuves... vous serez mon ange martyr.

La marquise se leva pâle et tremblante.

— Partons, Georges, partons, j'ai froid.

Le duc obéit. Ils rentrèrent dans la galerie et disparurent.

— Comme elle l'aime! murmura la duchesse brisée par l'émotion que lui avait causée cette scène, et elle se laissa tomber sur le banc.

Au même instant le docteur Pietro Bambini parut. Il était le meilleur ami de M. Sierra. La jeune femme lui demanda son bras pour rejoindre son mari. Le docteur s'étonna de l'agitation de la duchesse.

— Vous souffrez? lui dit-il. — Oui, un peu. — Vous avez la fièvre? — C'est possible. Cherchons le duc, docteur; je voudrais être loin d'ici.

Lorsque Louise se trouva en face de M. Sierra, elle ressentit un trouble inexplicable; ses yeux évitèrent son regard, et ce fut en rougissant qu'elle appuya son bras sur le sien.

— Il faut ramener madame la duchesse chez elle au galop de vos chevaux, mon cher duc : c'est une malade que je vous confie. — Une malade! fit le duc alarmé. — Oh! rassurez-vous, cela ne sera rien : c'est un accès de fièvre qui lâchera prise après quelques heures de repos. Le sommeil est le meilleur des médecins; couchez-vous donc et dormez, ma chère malade.

Le duc était inquiet; durant la nuit il repassa dans sa mémoire les incidents de la soirée. Son entretien avec la marquise Paolini disparaissait complétement en présence de l'indisposition de Louise, de Louise qu'il traitait comme une enfant adorée.

— D'où vient ce malaise subit? se demandait-il. Elle

était insoucieuse en allant à cette fête, pourquoi l'ai-je retrouvée tout à l'heure pâle, triste, abattue?

M. Sierra réfléchit longtemps.

— Quelques souvenirs venant de France ont causé ce brusque changement. Allons! elle l'aime toujours. Pauvre Louise!

M. Sierra aurait pu dire : Pauvre Georges! Le plus à plaindre, c'était lui. Peut-être le savait-il; mais en s'appesantissant sur les douleurs de la duchesse, les siennes lui paraissaient moins profondes. Occupé d'elle, de ses désirs, de ses regrets, les inquiétudes, les déceptions de sa vie s'évanouissaient peu à peu. Il s'oubliait pour ne songer qu'à Louise. C'était bien la plus sublime des abnégations. L'âme du duc pouvait seule la comprendre.

Le lendemain, Louise voulut se lever. La fièvre avait disparu. De l'agitation de la veille il ne restait plus qu'une excessive pâleur et une tristesse profonde. Le docteur Pietro, auquel son caractère d'ami et de médecin donnait en quelque sorte les priviléges d'un confesseur, questionna doucement la duchesse; mais elle fut impénétrable : le moment des révélations n'était pas arrivé.

— Je ne puis rien savoir, dit le docteur au duc qui le pressait de questions, si ce n'est que le mal est au cœur. Interrogez-la vous-même; peut-être serez-vous plus heureux.

M. Sierra n'essaya pas; il comprit que ce n'était point à lui à exiger un aveu qui touchait sans doute à la ten-

dresse de la duchesse pour le vicomte de Cernay. Il se renferma dans un silence absolu. Madame Sierra lui sut gré de sa réserve. Les sentiments qui se pressaient dans son cœur étaient vagues, insaisissables, et échappaient à toute analyse. Comment aurait-elle pu les confier à son mari? Inquiète, elle cherchait en vain à se rendre compte du changement qui s'opérait dans son esprit; sa tristesse l'étonnait; en cherchant à la combattre par le raisonnement, elle se trouvait vaincue par elle.

Lorsque, assise à l'écart, la tête appuyée sur sa main, le regard triste et rêveur, elle semblait absorbée dans une sorte de contemplation, ce n'était pas Georges de Cernay que son imagination se plaisait alors à suivre... elle rêvait au palais de l'ambassadeur d'Espagne, au jardin d'orangers, à la scène du bal. Le duc et la marquise apparaissaient tout à coup... Elle entendait les paroles passionnées de la Vénitienne, les touchants aveux de M. Sierra, et, revenant vers le passé, elle se rappelait la prière que lui avait adressée le duc à l'heure du départ :

« Si un jour votre amour faiblissait, si le vicomte de Cernay perdait le prestige dont votre cœur l'entoure; si vous vous reconnaissiez libre de choisir une autre affection, au nom de ce que j'ai souffert et de ce qui me reste à souffrir, je vous prie, Louise, de vous souvenir de moi et de me tendre la main. J'attendrai. »

La crise morale qui avait atteint madame Sierra durait

depuis quelques jours. Le duc consulta de nouveau le docteur; celui-ci lui répondit :

— Mon cher Georges, si l'enveloppe était en danger, j'appellerais à mon aide les ressources de la science, et nous verrions quel ennemi nous avons à combattre; mais, ici, il s'agit d'un mal inconnu qui est là, au cœur : je suis le médecin du corps, je n'y puis rien; vous êtes le médecin de l'âme, agissez seul.

Quoique son amitié pour Pietro datât de l'enfance et qu'il sût qu'elle était payée de retour, le duc ne lui avait jamais confié le secret de son mariage. Ce jour-là, il se sentit sur le point de lui tout avouer; le docteur était digne de sa confiance. Un sentiment de délicatesse l'arrêta; il ne voulut pas livrer le secret de la duchesse sans son consentement. Refoulant sa douleur près de s'épancher, M. Sierra quitta Pietro sans lui avoir dit un mot de ses douleurs.

Un mois s'écoula durant lequel Louise évita le duc avec un soin scrupuleux; elle passait ses journées renfermée dans son oratoire. Les yeux de la jeune femme ne s'arrètaient jamais sur le visage indulgent et calme de son mari sans qu'une rougeur subite s'ensuivit; jamais le baiser du duc ne passait sur son front sans amener un tressaillement dans tout son être.

Un soir, entraîné sans doute par la violence de son amour, M. Sierra attira la duchesse sur son cœur et l'y retint quelques instants... Cette étreinte ne dura qu'un

instant, et cependant, lorsque Louise s'échappa des bras du duc, ses lèvres étaient tremblantes, son cœur battait plus vite, ses traits portaient les traces d'un trouble pro fond.

M. Sierra en fut effrayé, et, se méprenant sur la cause de cette émotion, il lui dit doucement :

— J'ai oublié un instant mon rôle de frère. Pardonnez-moi, Louise, c'est la première fois, ce sera la dernière. Me voilà maître de moi; je suis honteux de ma faiblesse.

Madame Sierra ne put retenir ses sanglots.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, Louise? s'écria le duc étonné de ce désespoir subit; quel mal vous ai-je fait? Quel reproche avez-vous à m'adresser? — Vous ne m'avez fait aucun mal, Georges, et je n'ai nul reproche à vous adresser. N'êtes-vous pas le plus généreux des hommes! — Mais alors, d'où viennent ces larmes?

Madame Sierra garda le silence.

— Louise, vous manquez de confiance, et je m'en plains. Ne dois-je pas lire dans votre cœur? Et puisque vous vous renfermez en vous-même, n'ai-je donc plus de droits à votre affection? Longtemps, je l'avoue, j'ai cru, moi, que vous pouviez tout me dire. — Oh! oui, je puis tout vous dire, s'écria la duchesse, car vous êtes, Georges, le plus indulgent des frères, le plus tendre des amis. — Parlez donc, enfant, parlez, j'écoute.

La jeune femme fit un effort sur son cœur, ses lèvres s'agitèrent, et soudain, comme épouvantée de ce qu'elle

allait dire, elle s'arrêta et murmura d'une voix brisée :

— Oh! non, jamais, jamais, Georges, je n'ose pas.

Et elle s'enfuit.

M. Sierra ne chercha pas à la retenir; passant douloureusement la main sur son front, il prit une résolution énergique et écrivit au docteur Bambini le billet suivant :

« Pietro, l'homme a besoin d'épancher son âme aux heures d'épreuves comme aux jours de joies; souffrir seul rend les douleurs plus amères et plus sombres. Venez demain, je vous dirai tout. Puisse votre raison éclairer la mienne qui s'égare, et votre cœur soutenir le mien qui faiblit.

» GEORGES SIERRA. »

Le docteur fut exact au rendez-vous; le duc le fit monter dans sa chambre; leur entretien dura plusieurs heures. M. Sierra se confessa à son ami comme à un ministre de l'Église. Ce fut quelque chose de solennel que la révélation de tant de souffrances.

Le duc avoua ses faiblesses, ses luttes, ses espérances déçues; il parla de son découragement en termes éloquents; le docteur crut y voir un désir de suicide, il s'en affligea et le combattit ouvertement. Le duc le laissa faire, et, sans se rendre ostensiblement à des idées qu'il ne partageait point, il eut le bon esprit de ne pas les heurter. De la sorte, il simplifia le combat; le docteur pensa qu'il avait triomphé d'un principe et s'en réjouit. Lorsqu'il quitta M. Sierra, celui-ci paraissait plus calme.

— Je suis heureux de vous avoir vu, Pietro, dit-il à son vieil ami; maintenant, je vais mieux.

Une fois seul, le duc marcha avec agitation dans sa chambre, comme un homme qui cherche à rassembler ses idées avant d'entreprendre un acte important; puis il s'assit et se mit à écrire. La nuit entière suffit à peine à ce travail mystérieux.

De son côté, Louise veillait : vingt fois elle s'était dirigée vers la porte de son appartement, poussée par un désir que la réflexion combattait.

— Oh! je n'oserai jamais, murmurait la duchesse; et, tremblante, elle revenait à sa place, comptant les pas du temps sur sa pendule de porphyre; elle ajoutait avec plus de calme : Demain, oui, demain.

Le jour trouva madame Sierra habillée comme la veille. Elle ne s'était pas couchée. Son visage était pâle, ses yeux fatigués. Quand elle descendit, à l'heure du déjeuner, le duc la contempla un instant avec tristesse, et parut se rattacher puissamment à quelque sombre pensée.

— Vous êtes souffrante, Louise? lui demanda-t-il enfin. — C'est vrai. — Avez-vous dormi? — Non, je ne me suis pas même couchée cette nuit. — Pourquoi? — Parce que l'insomnie est un mal cruel, il vaut encore mieux le subir dans un fauteuil que sur un lit. — Pauvre enfant! fit le duc en examinant les traits altérés de sa femme; c'est moi qui vous fais ces nuits sans sommeil. — Oui, répondit la jeune femme en soupirant.

Et elle cacha sa tête dans ses mains.

Si, au lieu de s'éloigner le cœur désolé, M. Sierra eût cherché à lire dans les sentiments de la duchesse, il se serait jeté à ses pieds en rendant grâce à Dieu.

Le duc Sierra s'enferma chez lui une partie du jour; Louise attendait avec impatience que l'heure du dîner les réunît. Par malheur, le docteur Pietro arriva, et ce tête-à-tête à trois ôta toute effusion à la duchesse.

On allait passer au salon, lorsque le valet de chambre du duc lui remit une lettre cachetée de noir. Elle venait de Vienne. Louise éprouva un serrement de cœur indéfinissable en jetant les yeux sur cette lettre.

M. Sierra l'ouvrit, la parcourut, et un sourire plein de regret glissa sur ses lèvres; des larmes mouillèrent son regard.

— Vous êtes ému, Georges? lui dit la duchesse en s'approchant de lui. — Oui, beaucoup, je ne le cache pas. — Cette lettre est de la marquise Paolini, j'en suis sûre. — Comment le savez-vous? — Oh! c'est mon secret.

M. de Sierra la regarda étonné.

La duchesse fut impénétrable. Elle ajouta :

— La marquise vous apprend sans doute quelque mauvaise nouvelle; vous voilà triste et silencieux. — Elle m'apprend qu'elle a quitté le monde pour Dieu, ce sauveur des âmes : les affections éphémères sont remplacées par celles qui vivent au delà de l'éternité.

Le docteur s'avança.

— Ah! vraiment! dit-il avec curiosité. On parlait d'une grande passion qui occupait le cœur de la marquise, mais on ne nommait personne. Madame Paolini était une des plus jolies femmes de l'Italie, n'est-il pas vrai, Georges? — Oui, répondit froidement le duc. — Et la marquise a renoncé au monde pour toujours? demanda madame Sierra. — Pour toujours.

La duchesse éprouva une sorte de joie.

— Elle s'en repentira, fit le docteur; désespoir d'amour n'a qu'un temps; les plus grandes passions s'effacent du cœur, le souvenir les remplace, et le souvenir lui-même disparaît. Bah! tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, comme dit le docteur Pangloss. — Avez-vous aimé, Bambini? interrompit le duc d'un air de doute. — Oui. — Souvent, n'est-ce pas? — Oh! très-souvent. — Cela ne m'étonne pas. Vous connaissez l'amour, vous ignorez le sentiment auquel on donne à juste titre le nom de passion; en un mot, ami docteur, vous n'avez été qu'un amoureux de second ordre dans la comédie de l'amour.

Le duc se leva sans laisser au docteur le temps de répondre. On prit le thé; la soirée s'écoula intimement de part et d'autre. Lorsque la duchesse, appuyée sur le bras du docteur, fut sur le point de regagner son appartement, M. Sierra lui dit avec émotion :

— Louise, le docteur Pietro est mon seul ami : re-

gardez-le toujours comme un père, et comptez sur sa tendresse. — Pourquoi me dites-vous cela? demanda la jeune femme avec inquiétude.

L'accent du duc avait quelque chose d'étrange.

— Parce que je veux que vous vous laissiez soigner par lui, mon enfant; il vous guérira, j'en suis sûr : bientôt il y aura des roses sur vos joues, un doux éclat dans votre regard... et plus d'insomnie surtout... Adieu, Louise, adieu! ma fille bien-aimée.

La voix de M. Sierra alla jusqu'au cœur de la duchesse; un instant elle eut le désir de prier le docteur de la laisser seule avec son mari, un sentiment de pudeur la retint; comme de coutume, elle tendit son front au duc, et sortit. Au moment de la quitter, Bambini lui dit avec tendresse :

— Il est de ces secrets qui n'échappent pas à l'œil du médecin; croyez-moi, le duc souffre cruellement; vous seule pouvez tout pour lui. Les actions généreuses sont faciles aux grandes âmes : le repos, le bonheur, la vie de l'homme le plus remarquable de toute l'Italie sont entre vos mains, songez-y.

En disant ces mots, le docteur disparut.

Quand il entra au salon, le duc n'y était plus.

S'abandonnant à ses sentiments, madame Sierra se jeta à genoux et remercia Dieu avec ferveur. Un changement complet s'était opéré dans toute sa personne. Ce n'était plus la jeune fille timide, indécise, doutant d'elle; c'était

la femme qui entre dans la voie du devoir par la passion.

— Je l'aime... je l'aime... répétait la duchesse avec cette fierté que donne l'estime de soi-même. Merci, mon Dieu! merci... Oh! maintenant je n'hésite plus.

Et prenant un flambeau, elle ouvrit une porte qui se trouvait dans son oratoire et traversa une galerie étroite et longue, aboutissant à l'appartement de M. Sierra.

A mesure qu'elle avançait, le cœur de la duchesse battait avec violence. A chaque pas, elle s'arrêtait pour dompter son émotion, car sa résolution ne pouvait faiblir. En arrivant auprès du duc, elle savait que ses premières paroles devaient être celles-ci :

— Georges, je vous aime.

Lorsqu'elle se trouva à la porte de la chambre de M. Sierra, cette porte était fermée. Elle frappa légèrement. Jamais la duchesse n'avait été plus belle : un simple peignoir de batiste blanche, garni de valenciennes, dessinait ses formes fines et élégantes; ses cheveux, à peine retenus par un peigne de corail, tombaient négligemment sur ses épaules demi-nues. C'était le plus séduisant des désordres, quoique la coquetterie n'y fût pour rien. On aurait pu l'appeler l'œuvre du hasard.

Les joues de madame Sierra s'étaient recouvertes d'un vif incarnat; le vent, en agitant la flamme de son bougeoir, faisait passer sur le visage de la duchesse des lueurs étranges; tantôt elle l'éclairait tout entière, tantôt elle la laissait dans une demi-lumière capricieuse et d'un effet fantastique.

Le premier appel de madame Sierra resta sans réponse. Elle frappa plus fort. Même silence. Un sentiment d'inquiétude l'agita tout à coup. Sa main, pour la troisième fois, se posa sur la porte. Aucun bruit n'y répondit.

— Georges, c'est moi, dit la jeune femme d'une voix ferme; Georges, ouvrez-moi.

A ce moment, un léger mouvement s'opéra dans l'intérieur de la chambre, mais la porte restait fermée.

— Georges, reprit la duchesse avec anxiété, encore une fois, je suis là. Pourquoi ce silence qui m'effraye?... Georges, m'entendez-vous?... Je viens vous dire que je vous aime.

La duchesse se hâtait de prononcer cet aveu avec une joie d'enfant.

Un claquement singulier se fit entendre, puis tout retomba dans l'oubli.

— Mon Dieu! que veut dire ceci? se demanda la duchesse. M. Sierra n'est-il pas chez lui? Qui sait, peut-être a-t-il voulu revoir encore la marquise Paolini...

Et, tout émue, elle regagna son appartement; là, s'enveloppant d'une mante, elle descendit dans le jardin du palais pour bien examiner les fenêtres du duc : elles étaient éclairées.

— Georges prend souvent de l'opium, pensa madame Sierra; il était fatigué hier soir, il a sans doute eu recours à ce calmant pour dormir cette nuit... Ma voix,

en lui causant une sensation magnétique, explique le bruit que j'ai entendu tout à l'heure; allons, attendons à demain.

Rassurée par ce raisonnement, la duchesse se retira chez elle et s'endormit en rêvant aux joies du réveil.

Son premier mouvement, en s'éveillant, fut de sonner sa femme de chambre et de s'informer du duc.

— Monsieur n'a point encore appelé. — Mais il est dix heures; êtes-vous bien sûre, Pernette, qu'il ne soit pas sorti? — Parfaitement sûre. — Voilà qui est extraordinaire, fit la duchesse qui connaissait les habitudes matinales de son mari. Et son émotion la reprit de nouveau. Elle s'habilla à la hâte, congédia ses femmes, et prenant la même route que la veille, elle arriva à la porte du duc qu'elle trouva fermée. — Mon Dieu! que se passe-t-il donc? se demanda-t-elle effrayée.

Elle frappa, même silence.

Madame Sierra se prit à trembler convulsivement.

— Jacques! Jacques!... cria-t-elle en agitant violemment toutes les sonnettes du palais.

Jacques parut. C'était le valet de chambre du duc.

— Jacques, m'expliquerez-vous ce que signifie le silence qui règne là dans la chambre de votre maître? J'ai frappé, j'ai essayé d'ouvrir, le tout en vain; il faut que M. Sierra n'ait pas passé la nuit au palais. — Je puis attester à madame la duchesse que M. le duc n'a pas quitté le palais. Je prenais ses ordres hier un peu

avant minuit. M. le duc était dans sa chambre, assis devant son secrétaire; il me remit une lettre pour M. le docteur Bambini, en me recommandant de la porter ce matin à huit heures, et je me suis retiré. — Mais voyez, Jacques, le duc n'ouvre pas... Il n'ouvre pas! s'écriait la duchesse en agitant la porte avec désespoir... Rien... rien encore... Que vous a dit le docteur? — Il n'était pas chez lui. — Mon Dieu! mon Dieu! c'est à devenir folle. — M. le duc repose peut-être. — Jacques, il faut briser cette porte. — Mais, madame la duchesse... — Obéissez, je le veux.

L'ordre s'exécuta ponctuellement. La porte vola en éclats. La duchesse se précipita vers le lit de M. Sierra... Tout à coup elle poussa un cri aigu : elle avait vu le duc étendu sur son lit, le visage livide, les membres déjà roidis par la mort.

Au même instant, le docteur parut. Il fit signe aux gens du duc de s'éloigner, s'inclina avec respect devant les restes inanimés de son ami, lui serra la main avec émotion, et examinant le corps du duc, il murmura tristement :

— Pauvre Sierra! j'aurais dû le prévoir! — Oh! rendez-lui la vie, ne fût-ce qu'un instant, s'écria la duchesse en se traînant aux pieds du docteur Pietro... qu'il sache que je l'aime... Oh! rendez-lui la vie et prenez la mienne en échange!... — Hélas! madame, vous demandez à la science un miracle que Dieu seul pourrait faire. —

Mort! mort! répétait la jeune femme d'un air égaré... Ah! mon Dieu! est-ce possible! — J'arrive trop tard; que n'étais-je là hier à minuit! à cette heure le duc vivait encore... — A minuit! fit la duchesse en rassemblant ses idées au milieu de ses larmes. Oui... c'est bien cela... C'était la dernière parcelle de sa vie qu'il m'envoyait à travers cette porte maudite. J'entends encore ce bruit sourd, ce claquement lugubre... puis ce silence de tombe. Il fallait qu'il fût mort pour n'être pas accouru à ces mots : Georges, je viens vous dire que je vous aime. — Le duc a dû faire un violent effort pour se lever au dernier moment de l'agonie, objecta le docteur. Ses forces l'auront trahi. La mort a été instantanée. — Mais qui l'a tué? demanda la duchesse, brisée par la douleur.

Bambini hésita et répondit :

— Le duc a été frappé là, au cœur. — Oh! ne me dites pas que j'ai porté le coup fatal! J'en deviendrais folle! — Hélas! Dieu tient la vie de l'homme sous son doigt divin. Il la prend à son heure. Le duc s'est étendu sur ce lit plein de jeunesse et d'existence. Un instant après, il était foudroyé. La volonté de Dieu s'accomplissait. Résignons-nous, madame, et prions.

Leur prière achevée, madame Sierra et Pietro se relevèrent plus calmes. Après avoir contemplé avec admiration la sérénité qui régnait sur le noble visage du duc, le docteur rappela tous les domestiques du palais.

Lorsqu'ils furent réunis, il leur parla en ces termes :

— Votre maître, le duc Georges Sierra, est mort cette nuit d'une rupture du cœur. Vous tous qui l'avez aimé, priez pour lui.

Les serviteurs s'agenouillèrent, et la prière commença; puis chacun passa respectueusement devant le corps du duc et baisa sa main glacée.

Le docteur ne put se résoudre à quitter la duchesse : les consolations vulgaires n'étaient point ce qu'il fallait à cette âme si fortement éprouvée; il encouragea ses larmes et lui dit :

— Pleurez!

Comme un autre aurait dit :

— Calmez-vous!

Dès qu'il fut seul, Bambini ouvrit discrètement son portefeuille et y prit une longue lettre. Certain que personne ne pouvait le surprendre, il lut pour la seconde fois ce qui suit :

« Mon ami, nous ne partageons pas les mêmes idées sur le suicide, cela tient à ce que nos âmes n'ont subi ni les mêmes épreuves ni les mêmes douleurs. Tant qu'il reste à l'homme une lueur d'espérance, il doit vivre. Si son existence est utile à ceux qu'il aime, il doit la conserver religieusement; mais dès qu'il s'aperçoit que sa vie est une cause de désolation pour les uns et de deuil pour les autres, il faut qu'il en fasse le sacrifice avec résignation.

» J'ai lutté, Pietro, contre cet ennemi que vous condamnez et que j'aime. Repoussé, il est revenu à moi dans toute chose et toujours entouré de ses charmes amers. Oh! ne maudissez pas mon nom! ne vous écriez pas : Celui qui se tue est un lâche! C'est là un sophisme! il y a quelque courage, au contraire, à regarder froidement le poison qui va éteindre le flambeau de la vie que Dieu a allumé en soi. Il y a quelque mérite à compter les minutes qui séparent de l'éternité... Tenez, Pietro, je suis là, appuyé sur ma table, le regard calme, le pouls sans fièvre, et j'attends la mort comme vous attendriez la visite d'un client. La mort est sous ma main dans une belle coupe de Bohême que le prince *** me donna il y a dix ans. Je la touche et l'admire. Oh! la belle coupe, Pietro! Quelle riche ciselure! Et cependant la main du plus intrépide larron s'en éloignerait peut-être avec horreur s'il savait ce qu'elle contient... Il est onze heures, ami; tout calculé, à minuit et quelques secondes je serai mort. Ma lettre vous arrivera demain à huit heures du matin seulement. Quelle que soit mon agonie, elle ne durera pas jusque-là; lorsque vous paraîtrez dans cette chambre, votre science n'aura plus rien à tenter : vous prierez Dieu pour moi, voilà tout!

» Maintenant, revenons à elle. Pauvre enfant! Vous ne la quitterez pas, Pietro; vous l'entourerez de soins et de tendresse; vous l'aiderez à supporter sa douleur : elle sera sincère... Si ma mort éveille quelques soupçons,

vous direz qu'une apoplexie foudroyante m'a frappé au cœur : c'est là que j'ai tant souffert! Votre parole est suffisante. Que la duchesse ignore tout, je l'exige!. . . . .

. . . .

La coupe est vide, Pietro... j'ai bu. Le vœu d'un mourant est sacré.

» Vous conduirez Louise en France. C'est mon enfant que je vous confie. C'est mon seul trésor entre tous mes trésors. Vous chercherez le vicomte Georges de Cernay. Il est encore à Fribourg. Lorsque vous l'aurez trouvé, vous lui direz que la duchesse Sierra, ou plutôt Louise de Clairvaux, est toujours digne de son amour; qu'elle a été la plus fidèle des amantes!... Georges de Cernay est un noble jeune homme. Il l'a aimée... il l'aime encore. Je veux que Louise soit sa femme... sa femme, entendez-vous? Est-ce à l'heure de la mort qu'on est jaloux? Non, Pietro, ce sentiment est fait pour les vivants. D'ailleurs, ai-je le droit d'être jaloux, moi, qui ne suis pas le mari de la duchesse? Mon ami, je vous le demande en souvenir de notre vieille affection, ne quittez Louise que lorsqu'elle sera la vicomtesse de Cernay. Si vous trouvez des obstacles, aplanissez-les. Ce sont mes dernières volontés, Pietro, ne les oubliez pas, et que l'amitié fortifie votre âme si vous vous sentez prêt à faiblir. Ce poison est terrible; il vaut un poignard dans le cœur; j'ai bien fait de me fier à lui. Ma vue se trouble déjà. Adieu! adieu! mon seul ami; je vais vous attendre.

» GEORGES SIERRA. »

La lettre du duc avait été remise chez le docteur à huit heures du matin; n'y étant pas, il ne l'avait trouvée qu'à son retour, vers la fin de la matinée, ce qui expliquait sa présence si tard au palais Sierra.

— Oui, je ferai ce qu'il m'ordonne, s'écria Bambini en cachant pieusement ce dernier souvenir de son ami. Pauvre femme! je veillerai sur elle. Hélas! que n'a-t-elle parlé plus tôt!

Quinze jours après la mort du duc, madame Sierra, accompagnée du docteur, rentrait à l'hôtel Clairvaux. Là, rien n'était changé. En embrassant sa fille, le marquis céda à une émotion toute nouvelle; il vit renaître en elle le souvenir des deux affections de sa jeunesse : la marquise de Clairvaux et le duc Georges, et, quoique endurci par le jeu et l'égoïsme, il pleura amèrement ces morts aimés.

Le docteur Pietro voulut laisser la duchesse à sa vie de famille et se retirer dans quelque hôtel meublé du faubourg Saint-Germain; mais Louise s'y opposa en lui désignant un appartement dans l'hôtel de son père... Cet appartement était celui que le duc avait occupé. Force fut donc à Bambini de l'accepter.

Le docteur voulait partir pour Fribourg, mais il apprit par le comte de Cernay que le vicomte voyageait en Allemagne, et renonça momentanément à son projet.

Un an s'écoula. Louise restait fidèle à sa douleur. Souvent le nom de Georges de Cernay était prononcé

devant elle, et jamais le souvenir de l'ami de son enfance n'avait fait naître le trouble dans son cœur ou la rougeur sur ses joues. Elle s'informait de l'avancement du vicomte avec un intérêt plein de simplicité, et sachant qu'il s'était bien montré dans des occasions périlleuses, elle en montrait un vif plaisir qu'elle laissait entrevoir.

— Elle ne l'aime plus, pensa le docteur. Cependant il faut qu'elle l'épouse; mon pauvre Georges le veut... Il y aura des obstacles... surtout si le vicomte n'a plus d'amour pour elle. Enfin, nous verrons!

Un soir, Bambini proposa à la duchesse d'aller à l'Opéra-Italien. Une cantatrice célèbre y devait débuter.

—Y pensez-vous, Pietro? moi, paraître dans le monde! s'écria la jeune femme, avec une sorte d'effroi. — Mais ce n'est pas le monde... un théâtre. — Avec des habits de deuil! — Eh! qu'importe!... dans une loge grillée... une baignoire, en compagnie d'un vieux médecin. Cela est respectable et triste... — Non, non, mon ami, n'insistez pas. — Voyons, je vous l'ordonne... Qu'avez-vous à répondre à cela? N'a-t-il pas dit : Pietro est mon seul ami, regardez-le toujours comme votre père. Vous me devez une obéissance aveugle, ma fille.

Louise sourit tristement et répondit :

— Eh bien! j'irai, mon père...

Bambini conduisit la duchesse aux Italiens; une loge de baignoire permettait une demi-toilette et un deuil sévère. Tout fut observé.

Durant un entr'acte, un léger mouvement s'opéra à l'orchestre; l'attention de madame Sierra se porta de ce côté. Elle vit un homme élégamment vêtu qu'on cherchait à entraîner vers la porte de sortie. Il lui fut impossible de distinguer ses traits, les personnes qui l'entouraient formant une sorte de rempart autour de lui.

— Un médecin! un médecin! s'écria-t-on tout à coup.
— Pietro, courez, courez vite, fit la jeune femme.

Le docteur s'élança vers l'orchestre.

Là, il trouva un homme d'une trentaine d'années, étendu sur une stalle et complétement privé de sentiment.

— Donnez-lui de l'air! dit Pietro en repoussant la foule; vous voyez bien que vous l'étouffez.

A ces mots, chacun s'écarta. Alors seulement la duchesse put distinguer la personne que Bambini allait secourir; mais quel fut son étonnement en reconnaissant le vicomte de Cernay pâle et presque mourant.

Lorsque le docteur revint, elle le questionna.

— Il va mieux, répondit Bambini; on le ramène chez lui. Heureusement, il n'était pas seul. — Savez-vous le nom de ce jeune homme? — Non, reprit Pietro négligemment.

Une fois dans sa voiture, la duchesse dit à Bambini :

— Je vais peut-être vous surprendre, docteur, en vous apprenant que je connais le jeune homme que vous avez secouru tout à l'heure. — Ah bah! fit le docteur avec

intention. — C'est le vicomte Georges de Cernay, un ami d'enfance? — Vous le saviez à Paris? demanda Bambini en lançant un regard scrutateur sur la duchesse. — Mon Dieu, non! Jugez de ma surprise en le retrouvant ce soir à l'Opéra-Italien. Georges a été longtemps le fiancé de mon cœur. Je l'avoue sans rougir. Aujourd'hui, cette tendresse de ma première jeunesse n'est plus qu'un souvenir.

L'accent de la duchesse était simple et touchant; elle regarda le docteur avec une franchise qui eût désarmé l'incrédulité elle-même.

Georges parut quelques jours après à l'hôtel Clairvaux. C'était toujours l'élégant jeune homme que nous avons vu au début de cette histoire; seulement, son visage avait pris une expression sévère et réfléchie qui s'harmonisait davantage avec le nouveau grade du vicomte.

En revoyant Louise de Clairvaux, le colonel de Cernay éprouva un trouble qui n'échappa point à l'œil vigilant du docteur Bambini. C'était bien là le réveil de la passion.

Lorsque la duchesse mit sa main dans celle de son compagnon d'enfance, son visage ne trahit aucune émotion; elle avait ce calme plein de bienveillance que l'amour ignore et dont l'amitié seule connaît le charme.

Mais le vicomte s'y trompa, et prit pour un amour comprimé par les bienséances les véritables sentiments de madame Sierra.

Georges revint à l'hôtel du marquis.

— Louise, dit un matin Bambini, le vicomte de Cernay vous aime. — Je le sais. — Pourquoi évitez-vous de le recevoir quand je suis absent? — Parce que je ne veux en rien encourager l'amour de Georges. — Vous ne l'aimez donc plus? demanda Pietro. — Mon ami, si vous tenez à connaître les sentiments par lesquels j'ai passé, écoutez-moi :

A l'âge où le cœur ne sait au juste ce que vaut l'amour, j'ai aimé le vicomte de Cernay et donné le nom de passion à l'affection qui m'attirait vers lui. Mon imagination romanesque, en exagérant mes moindres impressions, a fourni à mon âme des idées, des croyances, des désirs qui longtemps m'ont égarée; je me suis créé un amour violent là où il n'y avait qu'une tendresse d'enfant; et lorsque je vis clair dans mon cœur, ce fut un réveil étrange. Je mesurai tout d'un coup la juste valeur de la passion, et j'eus de la peine à comprendre comment j'avais pu me tromper moi-même si complétement. Alors j'aimais le duc Sierra de toute l'ardeur d'une âme vierge d'un autre amour... J'en fus fière.

Ce que je vous dis là, docteur, je n'osais l'avouer au duc. Je craignais qu'il ne doutât de la sincérité de mes paroles. J'attendis... luttant toujours avec moi et paralysée par cette crainte absurde. Enfin je sus me faire violence; l'amour l'emportait sur de sots scrupules. Mais, hélas! il était trop tard, le duc ne pouvait plus ni m'entendre ni me croire.

Aujourd'hui, je retrouve le vicomte de Cernay sans crainte, sans remords, sans émotion. C'est un ami, et je serais coupable d'encourager un amour que je ne puis partager.

— Mais le vicomte vous aime éperdument. — Je le sais, et je le déplore. — Raisonnons pourtant. Vous êtes jeune, et votre situation de veuve offre des périls pour l'avenir; les amitiés qui vous entourent peuvent vous manquer un jour : le marquis de Clairvaux est vieux.... — Eh! n'êtes-vous pas là, mon bon Pietro? s'écria la duchesse en tendant la main au docteur. — Oui, oui, je suis là, Dieu merci... Mais l'ami Pietro n'a plus la jeunesse pour emblème; il est déjà courbé; ses cheveux sont grisonnants; la nuit, il peste et contre le sommeil qui l'abandonne et les rhumatismes qui se souviennent de lui. Si vous le perdiez?—Que dites-vous là? fit douloureusement la duchesse. — Je dis ce qui peut arriver... et que deviendriez-vous alors, pauvre femme! avec votre grand nom, votre fortune, et belle comme vous voilà? Vous auriez à vous défendre contre l'amour des uns, la médisance ou l'envie des autres; votre existence deviendrait une lutte de tous les instants, et vous n'auriez pas même une tête d'enfant pour reposer votre cœur. Vous seriez seule, seule... j'en frémis... Louise... il faut vous marier... — Y pensez-vous? s'écria la duchesse atterrée; me marier! Est-ce bien vous, Pietro, qui me donnez un tel conseil, vous, l'ami du duc, le mien? — Et c'est jus-

tement parce que j'ai été l'ami du duc, que je vous répète : Louise, il faut vous marier. — Oh! taisez-vous, docteur, de semblables paroles sont cruelles à entendre, interrompit la duchesse avec dignité. — Elles renferment pourtant le vœu solennel d'un mourant, et ce vœu sera respecté par celui qui le reçut à l'heure de la mort? — Je ne vous comprends pas, Pietro. — Vous me comprendrez mieux, Louise, lorsque je vous aurai dit que le duc Sierra m'a ordonné de veiller sur vous comme sur mon enfant, de vous conduire en France et... de vous faire vicomtesse de Cernay. — Moi?... oh! c'est impossible... s'écria la duchesse avec une sorte d'effroi. — C'est vrai! reprit le docteur. — Oh! Georges... Georges... je vous reconnais là... toujours le martyr de votre générosité. — Oui, c'était une grande âme; aussi faut-il respecter ses dernières volontés, quoiqu'il en coûte à votre cœur. — Jamais, jamais! Pietro, ce que vous me proposez là me fait horreur... — Louise, répondit Bambini, vous entendrez la voix de la raison; vous songerez aux périls qui vous menacent; le duc les avait prévus! Jugez-en.

Et le docteur lut le passage de la lettre que le duc lui avait écrite au moment de sa mort. La duchesse écouta, le regard baigné de larmes, le cœur gonflé de regrets et de sanglots.

— Oh! donnez-moi cette lettre, Pietro, je vous la demande à deux genoux. — Et moi je vous la refuse, répondit gravement le docteur, car elle contient des révé-

lations solennelles que vous devez toujours ignorer. Le duc avait pour seuls confesseurs Dieu et son ami Bambini. Encore une fois, cette lettre ne peut être lue par vous. — Mais lorsque le duc l'écrivit, il ne pouvait savoir qu'il dût mourir si tôt? demanda la duchesse en examinant avec attention la figure de Pietro. — Il le savait. Il est des pressentiments qui frappent les esprits les plus forts. — Malheureuse que je suis! murmura la duchesse désespérée, et en présence de pareils souvenirs, aussi déchirants que terribles, vous parlez d'épouser le vicomte de Cernay! — Le duc de Sierra vous l'ordonne. — Mais je n'aime pas le vicomte de Cernay! — Est-il besoin que vous l'aimiez? Vous remplirez vos devoirs d'épouse et de mère. La tâche accomplie, vous irez retrouver le duc en lui disant : Georges, j'ai obéi à la voix de Pietro qui était la vôtre; sans amour, j'ai épousé le vicomte de Cernay parce qu'il était le compagnon que votre affection m'avait choisi pour traverser la vie. Êtes-vous content? Louise, continua le docteur, vous avez été la sœur d'un homme que vous aimiez comme une amante; vous serez la femme d'un autre que vous n'aimerez que comme une sœur.—Laissez-moi, Bambini, fit la duchesse. J'ai besoin de calme. —Vous réfléchirez, mon enfant.

La duchesse ne répondit pas. Le docteur la laissa à sa tristesse.

— Il n'est pas d'éternels désespoirs, je l'ai toujours dit, pensa-t-il. Elle l'épousera.

Le colonel de Cernay, loin de retourner à Fribourg, s'installa régulièrement à Paris. Le docteur avait gagné facilement ses bonnes grâces en lui parlant de Louise, et le descendant d'Esculape, appuyé sur le bras vigoureux du jeune vicomte, se livrait à de longues promenades chaque matin, durant lesquelles on ne s'entretenait que de la duchesse Sierra. Quoique très-réservé, le docteur donnait quelques espérances à son nouvel ami, et lui répétait souvent :

— Ne vous découragez pas; quand le moment sera venu, je vous le dirai.

Le moment arriva. Le vicomte fit sa demande officiellement au marquis de Clairvaux. Celui-ci promit d'en parler à sa fille. Le fait est qu'il s'adressa tout bonnement au docteur.

— Vous répondrez que la demande est agréée, dit Pietro. — Vous en êtes bien sûr? objecta le marquis. — Parfaitement sûr. — Ce jour-là, le docteur causa longuement avec la duchesse; il fut positif, tendre, persuasif, éloquent. La jeune femme l'aimait tant qu'elle devait céder à son influence toute paternelle. Elle finit par lui dire : — Pietro, vous êtes mon mentor, agissez pour moi... Je me soumets à votre volonté. — Et à la sienne, ajouta le docteur. — Et à la sienne, ajouta la duchesse avec une tristesse profonde.

Un mois après, dans ce même salon où mademoiselle de Clairvaux était devenue la duchesse Sierra, la

duchesse Sierra épousait le vicomte de Cernay, à la grande satisfaction de tout le monde.

— Enfin! s'écria Pietro, les voilà mariés. Êtes-vous content, mon cher duc?

Cette demande s'adressait à l'ami absent.

Le vicomte de Cernay quitta le service et partit pour une terre qu'il possédait à quinze lieues de Paris. C'était une acquisition du vieux comte. Madame de Cernay fut heureuse d'échapper au mouvement de la vie parisienne, et, comme le colonel adorait la chasse et la paix des champs, tout s'arrangea au gré de chacun. Le docteur Pietro suivit les nouveaux mariés; mais sa chère patrie lui tenait trop au cœur pour qu'il pût se regarder au château de Fremont comme sur sa terre natale. Il se promit de quitter la duchesse dès que son esprit serait plus calme, son cœur plus habitué à sa nouvelle situation. Souvent le docteur parlait de Florence, de son beau ciel d'Italie; mais aussitôt la vicomtesse l'arrêtait en lui disant gaiement :

— Nous irons ensemble, mon cher Bambini, au printemps prochain. Je prierai le colonel de m'accorder un congé.

C'était un argument sans réplique. Le docteur se résignait. Le printemps venu, M. de Cernay mourut. Ce fut une perte douloureuse pour le colonel et sa femme, et un malheur irréparable pour l'égoïsme du marquis de Clairvaux. Ce dernier donna à la mort de son fidèle

champion le peu de larmes qui lui restaient; il lui trouva des vertus héroïques, une vivacité intarissable, un esprit inventif, séduisant, et une douceur exemplaire. Enfin, l'éloge ne tarissait pas sur les lèvres du marquis. Ce n'était plus Cernay le stupide, le lourdaud, l'endormi, le songe-creux; c'était Cernay le malin, le badin, le brillant, l'agréable, le sublime, l'incomparable, l'*irremplaçable!*

C'était surtout lorsque les yeux du vieux marquis tombaient sur l'échiquier abandonné que ses regards, ses larmes et son enthousiasme redoublaient. Le bonhomme Cernay n'en eût pas cru ses oreilles. A l'heure du jeu, M. de Clairvaux ne contenait plus sa douleur. Sa fille eut pitié de son état et lui offrit de passer quelques mois dans sa terre de Fremont, pour y fuir le souvenir du comte de Cernay. Le marquis y consentit. Peut-être avait-il déjà jeté les yeux sur le docteur Pietro comme devant succéder au vertueux Cernay; mais le docteur Bambini éprouvait un désir irrésistible de retourner à Florence.

— Dès que votre cœur ne vous retient plus ici, Bambini, vous êtes libre de retourner à Florence, lui disait la duchesse. — Vous savez bien que mon cœur vous reste! répondait le docteur avec effusion. De près comme de loin, disposez de moi, je vous appartiens. Qu'un malheur vous frappe dans l'avenir, et je reviendrai près de vous pour ne plus vous quitter. Qu'une affection vous manque, et vous n'aurez qu'un mot à dire, un signe à faire pour me ramener ici.

Madame de Cernay devait s'immoler au désir du docteur. Quoiqu'elle souffrît beaucoup, elle renferma sa douleur au fond de son cœur, et lui dit avec un sourire angélique :

— Et quand partez-vous, Pietro? — Demain. — Ah! demain? répéta-t-elle douloureusement... Déjà!... — Ma chère Louise, c'est par prudence, se hâta d'ajouter Bambini, cherchant à dissimuler son égoïsme. Si je ne suis pas en route demain soir, je n'aurai plus le courage de vous quitter. — Puisqu'il en est ainsi, il faut partir, docteur. — Vous m'écrirez souvent? — Toutes les semaines. — Qui sait! vous viendrez peut-être à Florence.

La comtesse ne répondit pas... ses larmes étouffaient sa voix.

Ainsi qu'il l'avait résolu, le lendemain le docteur Pietro quitta Fremont.

Il est juste de dire qu'il partait le cœur bourrelé de regrets, et très-mécontent de son amour pour sa patrie, puisque cet amour le séparait de sa fille adoptive.

Plusieurs années s'écoulèrent sans amener d'événements dans l'existence du comte et de sa femme. A défaut d'amour, madame de Cernay avait pour Georges une tendresse immuable, et tous deux vivaient heureux et enviés au château de Fremont.

Un soir, la comtesse se plaignit d'un léger malaise. Son visage était plus pâle que de coutume; on y voyait çà et là les traces d'une douleur comprimée par la volonté.

M. de Cernay fut alarmé de ce changement subit.

— Vous souffrez beaucoup, Louise, dit-il à sa femme avec intérêt. Ne le niez pas. — Eh bien! oui, Georges, je souffre beaucoup. J'ai froid, et ma tête est brûlante... Mille pressentiments m'assiégent... Mon Dieu! si j'allais mourir! s'écria la jeune femme en serrant la tête de son fils contre son cœur. Georges, j'ai peur de mourir. — Folle! reprit le comte, est-ce qu'on meurt quand on est aimé!...

Un sourire indéfinissable passa sur les lèvres décolorées de la comtesse.

Quelques heures plus tard, une fièvre ardente s'empara d'elle.

— Georges, répétait-elle au milieu de son délire, quelque malheur plane sur nous... Si vous écriviez à Pietro... je veux le voir... j'ai toujours eu foi en lui.

Le comte obéit au désir de sa femme; mais comme le docteur Bambini ne pouvait arriver à Fremont avant dix jours au moins, le comte écrivit au médecin de sa famille de venir en toute hâte, et donna ordre à l'un de ses gens de le ramener à tout prix.

A son arrivée, le docteur trouva madame de Cernay très-agitée; mais il ne reconnut pas tout d'abord la gravité de son état, et malgré les instances du colonel, qui désirait qu'il restât à Fremont, il repartit le soir même pour Paris. Cinq jours après, madame de Cernay se mourait.

— Pietro! Pietro! murmurait-elle d'une voix éteinte, vous seul pouviez me sauver.

Le colonel aurait donné sa vie pour amener le docteur Bambini au chevet du lit de sa femme.

Les jours, les heures s'écoulaient dans cette terrible angoisse de la mort... Pietro n'arrivait pas... Enfin, un roulement de chaise de poste se fit entendre dans la cour du château... c'était le docteur... Le comte courut vers sa femme.

— Louise! Louise! cria-t-il, il arrive; c'est lui! Oh! maintenant tu ne peux plus mourir.

La malade ne répondit pas; elle jeta un regard égaré vers la porte, et, apercevant Pietro, haletant d'émotion et de fatigue, elle lui tendit les bras. Le docteur la serra longtemps sur son cœur...

— Vous arrivez trop tard, ami, lui dit enfin la jeune femme en faisant un effort pour parler... J'ai lutté avec la mort jusqu'à présent, car je voulais vous voir une fois encore. Maintenant que vous voilà... Adieu, Pietro... adieu, Georges...

Madame de Cernay avait cessé de vivre.

— Toujours trop tard! répéta le docteur en regardant le visage amaigri de la morte, sur lequel il appuya pieusement ses lèvres.

Le comte et son fils étaient à genoux et priaient. Il était minuit.

Le docteur se tourna vers eux et leur dit :

— Il y a dix ans, cette femme que vous voyez étendue sur ce lit et déjà glacée par la mort, était à genoux comme vous et pleurait auprès des restes inanimés du duc Sierra. Comme moi, elle était arrivée trop tard. Maintenant, si vous voulez connaître la vie de cet ange martyr, écoutez-moi.

Alors Bambini raconta au comte la fin tragique du duc. Il pouvait tout lui dire.

M. de Cernay entendit ce long et touchant récit avec une profonde émotion. Le sacrifice que la comtesse avait fait en l'épousant la lui rendait plus chère encore. Lorsque le docteur eut parlé, le colonel se leva, et, prenant son fils par la main, le conduisit vers le lit de sa mère. Là, il prononça ces mots d'un ton solennel :

— Le duc Sierra est mort pour toi, Louise; moi, je vivrai pour ton souvenir. Il me séparera du monde entier à tout jamais. Rien de ce qui fait le bonheur des hommes ne dépassera le seuil de cette demeure. J'y resterai seul et sombre comme la tombe qui va se refermer sur toi. Je le jure sur ton âme qui m'écoute. — Je le jure, moi aussi, répéta l'enfant en étendant ses petites mains sur le corps glacé de sa mère. — Enfant!, fit le comte, savez-vous la valeur de ce serment? — Oui, mon père, et je vous le prouverai.

Le docteur fut frappé de l'accent et du regard qui accompagnaient ces paroles. C'était une résolution d'homme qui partait d'un cœur d'enfant.

Ce double serment fut répété sur le tombeau de la com-

tesse. Dieu et le docteur Pietro le reçurent. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Mademoiselle Mars posa le manuscrit sur son guéridon et me dit, après un moment de silence :

Quinze ans s'étaient écoulés, lorsqu'un jour une vive discussion s'étant engagée entre le docteur Bambini avec lequel une rencontre m'avait étroitement liée, et moi, sur l'instabilité des choses humaines et la perversité des hommes, il me dit :

— Vous traitez tout avec trop de sévérité, les hommes sont de bons diables. — Qui nous font damner dans ce monde et dans l'autre; leur amour est un avant-goût de l'enfer. Où rencontre-t-on le dévouement absolu? Chez nous autres femmes seulement. — Chez nous autres hommes. — Ah bah ! je vous défie de m'en donner un seul exemple. — Je vous en donnerai deux, et pas plus tard que demain. — Je suis curieuse de voir cela. — Seulement, il faut que vous me promettiez de me croire un historien fidèle. — Je vous le promets. — Serez-vous seule et libre demain soir? — Oui. — Eh bien! à demain.

Exact au rendez-vous, le docteur Bambini m'apporta ce manuscrit qu'il me pria de lui laisser lire. J'y consentis avec plaisir.

La lecture achevée, il me regarda d'un air triomphant.

— Eh bien, belle incrédule, que dites-vous ? — Je dis que le duc Sierra est le plus noble cœur que je sache. — C'est bien heureux. — Mais qui me prouve que Georges de Cernay a tenu son serment? Il était jeune, beau, riche et libre, et sans doute, comme chez tant d'autres, l'oubli a germé et grandi dans son âme. — C'est ce qui vous trompe. Georges a été fidèle à sa promesse.

Je fis un mouvement de tête qui semblait exprimer plus d'un doute.

— Je vous convaincrai, me dit le docteur, et l'épilogue qui manque à ces mémoires, vous l'écrirez vous-même; mais il faut que vous consentiez à me suivre à Fremont. — De grand cœur, m'écriai-je, et quand vous voudrez.

Nous prîmes jour séance tenante, et par une froide journée de janvier, nous arrivâmes à Fremont. Je renonce à vous faire la description de ce triste château, qui ressemblait plutôt à un vaste mausolée qu'à un lieu de plaisance. A peine avions-nous mis pied à terre, que le docteur m'entraîna vers une longue avenue de tilleuls.

Là, deux hommes se promenaient l'un près de l'autre, sans se donner le bras. Ils étaient vêtus de noir, et leur démarche annonçait de douloureuses méditations. Tous deux étaient pâles et tristes, quoique l'un fût jeune encore par les années.

Le comte de Cernay et son fils Arthur étaient devant

moi; je ressentis un sentiment de profond respect à la vue de ces deux hommes qui, depuis la mort d'une femme aimée, s'étaient faits les gardiens de sa tombe. Jamais il n'était venu à leur mutuelle douleur le désir de quitter cette sombre solitude pour chercher des consolations dans une autre existence. Arthur de Cernay, à l'âge où le cœur se nourrit de fantaisie et d'insouciance, avait compris à quelle éternelle et poignante souffrance la mort de sa mère condamnait le comte; il le vit à tout jamais séparé de la société par ses regrets et son serment; plus tard, sentant que sa présence pouvait seule soutenir l'âme découragée de son père, car il était le rayon de cette nuit morale qui ne devait finir pour le comte qu'avec le dernier battement de son cœur, le noble jeune homme se dévoua tout entier, sans regret ni arrière-pensée, au repos de celui qui était seul toute sa famille, toutes ses espérances, toutes ses joies.

Si derrière cet admirable dévouement filial et cette sublime abnégation, il y eut un sacrifice, le comte l'ignora toujours.

— J'aurais été peut-être un diplomate médiocre ou un mauvais soldat, disait Arthur de Cernay; je suis un bon fils, ce qui vaut mieux.

Je restai tout un jour à Fremont à contempler ces deux hommes si remarquables par le sentiment, et j'emportai de leur existence le plus touchant souvenir. Ils n'avaient parlé que du passé, car ne vivant que par le souvenir, le

présent et l'avenir les occupaient peu; le passé pour eux, c'était Louise de Clairvaux.

— Eh bien, me dit le docteur Bambini lorsque nous eûmes quitté Fremont, voilà l'épilogue demandé. Que pensez-vous de ces deux hommes? — Qu'à eux seuls ils rachètent toutes les fautes de l'humanité!

Quelque temps après, Bambini partit pour l'Italie, et me laissa ces mémoires.

Il me quitta avec la crainte que cet adieu ne fût éternel. A ce moment le docteur Pietro avait plus de quatre-vingts ans, et ce n'est plus la saison des projets. Quelque terrain qu'on choisisse, on sème trop souvent pour ne pas récolter. Comprenant ce qui se passait dans le cœur de Bambini, je lui promis d'aller visiter sa patrie et de m'arrêter à Florence. Et, en effet, un engagement contracté à l'occasion des fêtes du couronnement de l'empereur d'Autriche me permit de tenir ma parole. J'écrivis au docteur pour le prévenir que j'irais directement à Milan et que de là je le rejoindrais à Florence. Mais, à la porte même de Milan, je trouvai mon cher Bambini installé dans une auberge où il m'attendait, et guettant le passage de chaque chaise de poste.

Il arrêta ma voiture comme un bandit espagnol.

— Quoi! vous voilà, m'écriai-je en mettant la tête à la portière; mais j'aurais été à Florence. — Je n'en doutais pas. Cependant, me rappelant les vers du plus aimable des rois de France :

« Souvent femme varie, »

je suis venu vous attendre ici; sans reproche, vous êtes en retard de trois jours. — C'est vrai, docteur; mais un accident m'est arrivé en route. J'ai là dans ma voiture un malade. — Ah! vous m'amenez de l'occupation. Quel est ce malade? — Mon pauvre *Violet*, une célébrité en *petits fours*, un habile praticien en *douceurs*, en un mot celui qui faisait de si bonnes pralines à Paris, et qui extravague depuis notre passage du Simplon.

Bambini s'occupa du malade avec un empressement qui prouvait à quel point il tenait à me convaincre de son dévouement, mais la science ne pouvait rien contre un tel mal. Le cerveau était déjà envahi et l'inflammation fit des progrès effrayants.

Violet était un serviteur des plus amusants, un vrai type de *laquais aristocrate*, un autre Vatel; il tenait à honneur d'avoir servi des hommes célèbres, et lorsqu'à table il vous offrait quelque *douceur* de sa composition, il avait soin de vous dire à voix basse : Mangez-en, c'est parfait, le prince de Metternich m'en a fait compliment. Prenez ceci, c'est excellent, le maréchal Duroc l'appréciait fort, j'eus l'honneur de lui en faire accepter dans un dîner diplomatique où je portais l'épée; c'était le temps de la gloire, chacun en prenait sa part.

Violet allait à un autre convive en murmurant à son oreille : Ce *petit four* m'a attiré l'attention toute bienveillante du prince Eugène. Ces pralines me valurent un regard de la reine Hortense et un sourire de la princesse Borghèse.

J'avais beau envoyer à l'auteur des regards significatifs, il n'en continuait pas moins.

A ceux qu'il croyait de souche peu aristocratique, il jetait ces mots :

— Avalez-moi cela. C'était le bonbon favori du duc de Vicence.

Violet ne s'en tenait pas là, il donnait des noms glorieux à toutes ses œuvres sucrées et ennoblissait ses friandises. Ici, les dragées de la grande Catherine, les pastilles du grand Frédéric; plus loin, les pommes des Médicis, les abricots des Borgia.

Violet n'était pas toujours heureux dans le choix de ces noms. Les abricots des Borgia n'avaient aucun succès. Le convive voyait la fiole des Borgia se mêler au sirop de l'officier de bouche.

Violet regrettait avec amertume, comme complément de sa gloire d'antichambre, de n'avoir point brossé la redingote grise de l'empereur.

Il est un esprit charmant, rappelant tout à la fois Molière et Marivaux, qui vous raconterait mieux que moi les prétentions et les originalités de ce pauvre diable : c'est ma chère Julienne, l'amie la plus tendre de ma vie, celle qui a quitté les succès du théâtre pour les joies intimes que lui promettait ma tendresse de sœur, et qui, sous la gaieté la plus vraie, la verve la plus intarissable, trouve une sensibilité exquise chaque fois qu'il faut plaider la cause du malheur.

Elle a fait assez de bien pour avoir rencontré beaucoup d'ingrats.

Violet mourut en s'écriant avec désespoir :

— Et dire que l'empereur est mort sans avoir mangé de mes pralines!

Peu de temps après je quittai Milan, laissant le docteur que je ne devais plus revoir. Aujourd'hui, les *Mémoires* qu'il m'a confiés sont donc ma propriété : c'est l'héritage d'un esprit charmant et d'un cœur qui comptait parmi les meilleurs.

— Voulez-vous me prêter ce manuscrit? demandai-je timidement à mademoiselle Mars, je le relirai avec le plus vif intérêt. — Je fais mieux, ma chère enfant, je vous le donne. Publiez-le si cela vous plaît.

VI.

Les désirs, les caprices et les projets (tout cela est à peu près de la même famille) tiennent une place importante dans l'existence humaine. Il n'est pas un de nous qui, s'éveillant avec son plan de conduite bien arrêté pour sa journée, le soir venu, ne s'étonne de n'avoir fait que la volonté du hasard. Je ne vous parlerai point de ce que l'on peut désirer d'impossible et de possible pour peu qu'on ait une imagination féconde. Je me

bornerai à vous dire qu'un matin je me sentis en tête un désir, mais un désir de nonne. Nous autres femmes nous ne connaissons que ceux-là.

Avais-je rêvé cachemire? Non. Avais-je rêvé châteaux en Espagne? Encore moins. Mon désir était d'un vulgaire à faire crier au scandale *les gens de qualité.*

Je m'habillai et déjeunai à la hâte, et, comme j'étais libre ce matin-là, je sortis pour satisfaire ma singulière fantaisie.

Ma toilette était celle d'une femme qui court à quelque rendez-vous d'amour; toilette *prudente,* en un mot. Il est à remarquer que la femme qui sort pour un motif galant choisit toujours une mise lugubre. Il y a du *catafalque* dans toute sa personne. On serait tenté de croire qu'elle porte à l'avance le deuil de ses sentiments. Pour ma part, je ne sais rien de moins agréable à l'œil que le voile éploré d'une femme sentimentale qu'un tête-à-tête amoureux appelle hors de chez elle.

Non loin de ma maison, je rencontrai l'objet de mon désir : c'était la première fois que j'osais l'aborder. Il traversait majestueusement le boulevard des Capucines. Je fis un signe, et un instant après, je montais en omnibus. La réalisation de ce désir allait me coûter six sous.

— Je vais à la Bastille, dis-je au conducteur.

J'étais aussi enchantée au début de mon voyage que mademoiselle Leverd lorsqu'elle enviait du regard le *bœuf aux oignons* d'une petite bourgeoise. A cette époque, ma-

demoiselle Leverd, étant une des célébrités de la Comédie-Française, ne faisait jamais de retour sur elle-même.

Une fois installée et ma place payée, je regardai autour de moi afin de faire plus ample connaissance avec les habitués de l'endroit. Je me trouvais assise entre deux commères à la mine rubiconde qui auraient pu servir d'enseigne à quelque taverne flamande. Quoique le jour fût magnifique, en bonnes ménagères, ces dames avaient chacune un énorme parapluie de coton rouge, lequel servait de point d'appui à l'épanouissement de leur majestueuse personne.

Plus loin étaient deux jeunes amateurs du théâtre de la Gaieté. Je crus reconnaître leurs mines de *paradis*. Ces messieurs causaient très-vivement du dernier mélodrame de M. de Pixérécourt, le Corneille du boulevard. Cette conversation littéraire était des plus originales; elle m'amusa beaucoup.

Une grisette avançait son pied cambré sous le vertueux regard d'un paisible habitant du Marais. Alors, la grisette était dans tout l'éclat de son règne. Aujourd'hui, la grisette est mère de famille et vise à devenir dame de charité. A défaut d'étoffes printanières, un commis en nouveautés étalait les grâces de sa personne : c'était le Lauzun de l'omnibus. Quelques modestes blouses siégeaient çà et là. Nous jouissions des avantages du complet. Ma bonne étoile m'avait épargné les nourrices et les *bonnes d'enfants*. La composition de la voiture of-

rait, vous le voyez, plusieurs échantillons de voyageurs qui tous laissaient à désirer sous le rapport de l'élégance.

Je croyais mon examen terminé, lorsque mes yeux tombèrent sur mon vis-à-vis : c'était un homme de soixante ans à peu près. Sa physionomie était belle et régulière. Un toupet descendait sur ses tempes et semblait attester du temps l'irréparable outrage; ses mains étaient d'une finesse et d'une blancheur extrêmes. On voyait qu'elles devaient être l'objet d'un soin tout particulier. Les vêtements de cet homme ne répondaient point à la distinction de sa personne et à l'air de noblesse qui régnait en lui. Son accoutrement râpé se composait d'une vieille redingote grise usée jusqu'à la corde, d'un chapeau de feutre lustré et rougi par plusieurs hivers, et d'une cravate de mousseline bleu clair, presque en lambeaux, roulée autour du cou avec négligence; un misérable pantalon noir sans sous-pieds descendait à peine sur la tige de bottes à double semelle, d'un cuir épais et d'une propreté assez terne. Ajoutez à cela du linge très-blanc et très-fin.

Quel pouvait être cet homme? Peut-être quelque vieux professeur de *danse et de grâce*. Assurément, si mon vis-à-vis n'était pas un artiste en *ronds de jambes*, il avait dû danser le menuet avec succès. Mon attention se concentrait sur lui. Je ne sais pourquoi il m'intriguait. Il tira de sa poche un mouchoir de batiste brodé à l'un des coins d'une couronne nobiliaire. Je trouvai ce mouchoir

bien élégant pour un professeur de *chassés croisés*, et je pensai dès lors que c'était quelque gentilhomme ruiné, quoiqu'il y eût dans sa ruine un raffinement singulier de misère, de luxe et de négligence.

Ainsi que des articles de commerce, tous mes voisins portaient leur étiquette : une seule manquait; raison de plus pour augmenter mon attention.

Tout à coup le conducteur fit entendre cette phrase d'usage :

— Tout le monde a-t-il payé sa place ?

Chacun baissa la tête en signe affirmatif.

— Il y a quelqu'un qui n'a pas payé!

Profond silence.

Je cherchai autour de moi, les visages étaient impassibles.

— Il y a quelqu'un qui n'a pas payé, répéta plus vivement le conducteur.

A ce moment, mes yeux s'arrêtèrent sur mon *vis-à-vis*.

Tout en fouillant dans son gilet, il rougit et répondit :

— C'est moi.

La voix était douce.

Le conducteur tendit la main.

— J'ai oublié ma bourse, reprit le voyageur avec embarras.

Tous les regards se dirigèrent de notre côté, les oreilles se tendirent.

— Comment! vous avez oublié votre bourse? demanda insolemment le conducteur.

A cette époque, les héros du marchepied étaient moins civilisés qu'aujourd'hui.

— Tranquillisez-vous, mon ami, répondit le vieux monsieur sans se déconcerter, je ferai remettre le montant de ma place au bureau de votre administration. — Je ne me contente point de ces raisons-là, fit le conducteur en fixant les yeux sur la mise râpée de notre homme; quand on monte en omnibus, il faut avoir de quoi payer sa place.

Les omnibus ne se piquaient pas de l'hospitalité écossaise.

Mon *vis-à-vis* reçut d'un air de profond mépris ces insolentes observations.

— Allons, allons, descendez! poursuivit l'implacable conducteur.

Un murmure partit du fond de la voiture; les deux habitués de la Gaieté riaient sous cape de l'embarras de leur compagnon de route, et bientôt, du haut en bas de l'omnibus, je remarquai la même expression railleuse; personne ne songeait à venir en aide à celui qui subissait cette humiliation. Il se leva avec noblesse et se disposait à descendre, lorsque je lui tendis ma bourse en le priant d'y puiser. Ce mouvement parut l'étonner; il me regarda avec attention, cherchant à traverser l'épaisseur de mon voile : un imperceptible sourire passa sur ses lèvres,

je ne saurais dire à quel sentiment il se rapportait; puis il accepta ce service bien naturel, et après m'avoir remerciée du ton froid et cérémonieux d'un homme du monde, qui, habitué à l'échange des bons procédés, ne se sert pas de grands mots pour reconnaître un acte de simple politesse, il me rendit ma bourse avec une aisance parfaite, sourit encore légèrement, s'inclina, et, durant le reste de la route, évita de rencontrer mon regard.

Arrivé à la hauteur du boulevard Saint-Denis, il fit signe d'arrêter, me salua de nouveau, descendit, et disparut bientôt du côté de la rue de Cléry.

Cette rencontre me parut originale. Ma première course en omnibus était une impression de voyage.

Le soir on en causa chez moi; chacun fit ses conjectures sur l'homme à l'habit râpé, et l'on déclara à l'unanimité que j'entendrais encore parler de lui.

En effet, le lendemain matin, je reçus un magnifique nécessaire de voyage à mes initiales. Il portait seulement ces mots :

MADEMOISELLE MARS.

Envoi anonyme.

Un domestique avait déposé ce nécessaire chez mon concierge, sans lui donner de renseignements.

J'ouvris le coffre, qui était en bois de rose incrusté

d'or et orné de médaillons de porcelaine de Sèvres d'une grande beauté, et, tout au fond, je trouvai six sous soigneusement enveloppés. Aucune lettre n'accompagnait cette restitution. On était d'une générosité pleine de discrétion. Fiez-vous donc à l'habit.

Un an s'écoula. J'avais complétement oublié cet incident. Un soir, en traversant la rue Richelieu, l'essieu de ma voiture vint à se briser; un de mes chevaux s'abattit, et j'éprouvai une secousse qui n'avait rien de rassurant. Il pouvait être minuit. Je revenais du théâtre. L'air était glacial et un épais brouillard m'empêchait de distinguer les objets les plus rapprochés. Ma situation allait devenir très-embarrassante, à une pareille heure, au milieu de la nuit, en compagnie d'une voiture brisée et enveloppée par le brouillard. Au moment où je maudissais cet accident, si fréquent à Paris, la portière s'ouvrit.

— Ah! c'est vous, Jean? dis-je, croyant parler à mon valet de pied.

Sans me répondre, on me tendit la main pour m'aider à mettre pied à terre, ce qui offrait quelque difficulté.

Il me fut aisé de reconnaître que je n'avais pas affaire à un domestique. Cependant, je n'en acceptai pas moins ce secours inattendu.

— Par ici, madame, par ici, me dit une voix qui ne m'était pas complétement inconnue.

Je cherchai vainement à distinguer les traits de mon guide; un nuage de vapeur le dérobait à ma vue. — Mais

où me menez-vous? demandai-je avec hésitation. — Là, à deux pas d'ici. — A travers ce brouillard, on a l'air de jouer à *Colin-Maillard*. — Laissez-vous conduire, madame, et soyez sans crainte. Vous n'avez, je vous le répète, que deux pas à faire pour être en lieu sûr.—Mais... fis-je avec la même hésitation; et je m'arrêtai. — Encore une fois, laissez-vous conduire, reprit la voix.

Qu'avais-je à redouter? mes gens étaient à portée de m'entendre en cas de besoin. Je les laissai donc se débattre, au milieu de l'obscurité, avec leur essieu brisé et mon cheval fourbu, et je suivis cet officieux inconnu, espérant qu'il me mènerait à une place de fiacres et que là se terminerait notre rencontre nocturne.

En effet, à deux pas, nous trouvâmes une voiture qui stationnait; la portière s'ouvrit : je crus que c'était un landeau numéroté, et je m'y blottis, très-contente d'échapper à cet air vif et pénétrant.

— Monsieur, dis-je à celui qui m'avait accompagnée, je vous sais gré du service que vous venez de me rendre, et je vous en remercie.

Je voulus refermer la portière; mais elle résista, et l'on s'assit à mes côtés.

— J'éprouvai un secret mouvement d'inquiétude : les glaces de la voiture étaient levées et recouvertes d'un épais rideau d'humidité. Impossible de rien distinguer dans cette nuit profonde. Les idées les moins rassurantes me traversèrent l'esprit.

— Mais, monsieur, je suis chez moi, fis-je en cherchant à dissimuler mon émotion qui n'était que trop visible. — Et moi aussi, madame, me répondit-on tranquillement. — Je n'ai pas l'habitude, monsieur, de partager une voiture avec le premier venu, repris-je d'un ton sec. — Vous l'avez peut-être partagée avec plus nombreuse compagnie, madame : interrogez bien vos souvenirs.

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées me frappa singulièrement; je me rassurai peu à peu.

Mon compagnon baissa une des glaces et cria au cocher :

— A l'hôtel de mademoiselle Mars!

Les chevaux partirent rapidement.

— Ah çà! monsieur, m'expliquerez-vous cet enlèvement? demandai-je, car vous m'enlevez. — Il parait, madame, que vous êtes rassurée, me dit mon voisin d'un ton légèrement railleur. — Je n'ai jamais été plus émue qu'à présent. — Eh bien! moi, je suis sûr que je vous ai fait une si belle peur, que vous avez failli appeler au secours et me faire prendre par le poste. — Allons donc, monsieur, quelle idée! — Rien n'est plus sérieux. — Encore une fois, monsieur, m'expliquerez-vous cet enlèvement? interrompis-je en voulant éviter de lui avouer que je l'avais pris pour un voleur. — Je n'ai rien à vous expliquer, madame, si ce n'est que j'ai l'honneur de vous reconduire chez vous. — Et où suis-je à l'heure qu'il est? — Dans ma voiture. — Et cette voiture appartient? —

A l'habit râpé de l'omnibus. — Comment, monsieur, je vous retrouve? Laissez-moi vous remercier... — De vous ramener chez vous?... Assurément, madame, vous n'y pensez pas; c'est moi que vous obligez en acceptant ma voiture. Et je sais gré au hasard qui, en me plaçant sur votre passage, m'a permis de vous venir en aide. — Vous m'aviez donc reconnue? demandai-je. — Est-ce que l'incognito est possible quand on s'appelle mademoiselle Mars! — Ah! monsieur, quelle singulière rencontre! — La première ne l'était pas moins. — J'en conviens.

Nous gardâmes un instant le silence.

La voiture s'arrêta. Nous étions arrivés.

— Déjà! s'écria mon compagnon avec une expression de regret. — Pourquoi, monsieur, avez-vous d'aussi bons chevaux?

Il descendit le premier, m'offrit la main et me salua.

— Adieu, monsieur, et merci encore, lui dis-je en levant le marteau de ma porte. — Adieu, madame, et peut-être pour toujours, soupira le vieillard.

Il prit ma main et posa ses lèvres sur mon gant.

La porte s'ouvrit, j'en passai le seuil.

— Allons, partez, reprit-il, partez. Cependant j'aurais bien voulu vous dire l'histoire de mon habit râpé.— Eh bien! vous plaît-il que nous nous retrouvions en omnibus? — Oh! ne me parlez plus d'omnibus. — Je ne puis pas vous proposer de briser ma voiture à la même place que ce soir, afin de me faire ramener par vous. —

Non, mais vous pourriez me permettre d'aller vous demander demain des nouvelles de votre accident. —Soit, lui répondis-je. — Ah! madame, me dit-il en souriant, vous me prouvez que je ne suis plus compromettant. N'importe, à demain. — A demain. — Votre heure? — Deux heures.

Il me semblait que je jouais encore la *Gageure imprévue*. Mon concierge, inquiet de ne voir paraître personne, arriva avec sa lanterne et nous éclaira tous deux.

Je retrouvai mon *vis-à-vis* de l'omnibus dans le même costume que la première fois. La redingote grise et la cravate bleue avaient une année de plus, voilà tout.

Le lendemain, à deux heures, mon domestique annonça le marquis de Pr...

C'était un des plus vieux noms de France. J'avais entendu citer, par ces demoiselles de la Comédie-Française, les prouesses galantes et les infidélités d'un très-aimable page de Marie-Antoinette de ce nom. Il serait plaisant, pensai-je, que ce fût là une connaissance d'un demi-siècle.

Le marquis entra. La redingote grise était restée dans l'antichambre. Un vieil habit noir serrait la taille légèrement arrondie de mon visiteur; cet habit l'emportait de beaucoup comme caducité sur la redingote grise. Il faut le reconnaître, jamais plus misérables vêtements n'avaient été portés avec autant de distinction et de noblesse : c'était le grand seigneur habitué encore au commandement sous la livrée du pauvre.

— Vous avez servi dans les pages? demandai-je au marquis après les politesses d'usage. — Oui. — Alors c'est vous qui avez enlevé mademoiselle Lange? — Je le crois. — Vous avez été un des favoris de cette trop facile Mézerai? — C'est bien possible. — Vous donnâtes un coup d'épée au vicomte de Saint-P... pour une des vestales de l'Opéra? — Je l'avais oublié. Je vous remercie de me le rappeler. — Vous étiez l'ami et l'admirateur de mademoiselle Contat? — Oui, et j'en suis fier. — Mais, marquis, nous sommes de vieilles connaissances! m'écriai-je gaiement; nos amitiés étaient communes : que de fois on m'a parlé de l'esprit, de la générosité, des belles manières et de l'élégance du marquis de Pr...! — Du dernier des Romains, voilà ce qui nous reste, interrompit-il en jetant un regard moqueur sur sa personne.

Je vous ai promis l'histoire de mon habit râpé, madame; la voici :

Je suis né avec une grande fortune. A vingt ans, on me faisait déjà la réputation d'un homme à la mode. Dans une certaine classe de la société, le mérite se mesure à la bourse.

Mes biens ayant échappé au séquestre, je revins en France après l'émigration et repris mon ancienne manière de vivre. On fêta mon retour. L'exil m'avait permis d'étudier les hommes et de les mieux juger. Dès lors, je m'aperçus aisément que mes amis m'aimaient pour les plai-

sirs que je leur procurais, et mes maîtresses pour mes prodigalités. Le pauvre diable est seul aimé pour lui-même. Durant plusieurs années, je cherchai vainement une affection désintéressée, un cœur sincère. Me croyant puissant et me sachant riche, on assiégeait ma porte, et les solliciteurs envahissaient mon hôtel. Je fis autant d'heureux que d'ingrats.

Sortais-je? on courait à ma rencontre. Chacun prisait à honneur de passer son bras sous le mien; on citait mes *mots*, mon opinion faisait loi; l'argent a toujours raison; les rues fourmillaient de fâcheux. Je compris à la fin que le moment était venu de vivre avec moi. Entouré de la sorte, je n'avais pas eu le temps de savoir au juste ce que je valais, et la connaissance de soi-même est plus précieuse qu'on ne pense. La société me fit pitié. Je voulus m'éloigner de cette nuée de faux séides, de courtisans besoigneux, de visiteurs incommodes et de maîtresses infidèles. Efforts superflus! Je courus m'enfermer dans une de mes terres. On m'y suivit. Un homme riche et généreux ne se soustrait pas ainsi à l'intérêt et aux semblants d'affection de ceux qui, durant vingt ans, ont partagé son luxe et ses plaisirs.

Fatigué de l'importunité des hommes, affligé de leur ingratitude, révolté de leur hypocrisie et de leur cupidité, je rêvai sérieusement au moyen d'échapper à cette persécution de tous les instants qui m'empêchait d'être à moi, et bientôt mon plan fut arrêté. Je congédiai mes gens, je

quittai ma terre, je vendis mon hôtel, et, m'installant dans un appartement meublé de la rue Richelieu, j'endossai philosophiquement l'habit râpé que vous voyez. On me crut ruiné; et mes amis les plus dévoués en apparence s'éloignèrent discrètement, les solliciteurs renoncèrent à me demander ma protection : *un gueux* ne protége personne. Les besoigneux ne puisèrent plus dans ma bourse, qu'ils croyaient vide. Ma pauvreté allait m'enrichir.

N'ayant rien à espérer de mon crédit ou de ma fortune, on craignit que je ne devinsse un demandeur d'autant plus exigeant et incommode que j'avais le droit de compter sur la reconnaissance des uns et le dévouement des autres; il se fit un vide immense autour de moi, et je compris enfin tous les charmes de la liberté. Pour rien au monde je n'aurais voulu dire adieu à ma nouvelle existence, si simple et si indépendante.

Au spectacle, à la promenade, dans les rues, mon habit râpé me met à l'abri du regard ou du salut de mes anciens amis. Il y a dix ans que cela dure, dix ans que je suis le plus heureux et le plus philosophe des hommes. Je ne regrette ni le luxe, ni les succès, ni les relations d'autrefois, et chaque soir, en rentrant chez moi, je me dis en regardant mon habit :

—Merci, mon vieux compagnon! merci, ma devise de misère! tu m'as épargné la conversation d'un sot ou d'un bavard, la requête d'un intrigant, le sourire d'une coquette, les démonstrations d'un faux ami, la flatterie d'un

courtisan et le salut de plusieurs indifférents. Quand je passe avec toi dans la foule, personne ne nous connaît. Merci, merci, mon vieil habit râpé!

Que tous les riches fassent comme moi un seul jour, et ils verront ce qu'ils ont d'amis véritables.

Un habit râpé est le miroir de la vérité.

Le marquis se tut un instant et poursuivit :

— Ma pauvreté est devenue si manifeste, que personne ne voudrait croire, à l'heure qu'il est, que je suis riche. J'en profite, et comme il est une chose à laquelle je ne saurais renoncer, c'est ma voiture, je puis me promener en équipage sous les yeux mêmes de mes anciens familiers. On me croit toujours dans une voiture *prêtée*, comme si l'on prêtait à ceux qui ne peuvent plus rendre. Oui, madame, voilà l'histoire de cet habit, le sauveur de ma liberté. S'il me prouve souvent le peu de croyance qu'il faut accorder au dévouement des hommes, il me donne parfois l'occasion de constater qu'il est de ces cœurs intelligents qui restent fidèles même au malheur.

J'ai deux amis sincères, madame, et un neveu qui m'aime tendrement; à mes yeux ceux-là rachètent les fautes des autres et me consolent de l'ingratitude des hommes. Ces trois affections suffisent à mon cœur et m'aident à passer doucement les derniers jours de l'hiver. S'il m'arrive de rencontrer un regard bienveillant, un sourire aimable, un salut affectueux, ou, comme il y a un an, une main secourable qui m'offre six sous en

omnibus, je regarde encore mon habit et me dis : C'est bien à moi que cela s'adresse, et j'en suis profondément touché.

Le marquis de Pr..... était un homme d'un esprit remarquable; sa conversation avait un charme infini, surtout pour ceux qui font du cœur humain une étude sérieuse. Nous causâmes encore longtemps ce jour-là, et, en nous quittant, nous avions l'un et l'autre un ami de plus.

. . . .

Ici, ma chère enfant, je m'arrête. Nous ferons une halte dans nos confidences. Il est temps que l'*orateur* boive le classique verre d'eau sucrée. Cette première partie a été consacrée aux événements sérieux et dramatiques, et, tout compte fait, je m'aperçois que nous n'avons pas trouvé le plus petit mot pour rire. Mais nous prendrons notre revanche; je ne vous tiens pas pour quitte encore. Je choisirai pour la réouverture de mes causeries le premier chapitre de ma vie : c'est celui que je relis avec le plus de plaisir. Je vous ferai le portrait de mes dix-sept ans, et peut-être partirons-nous de là pour esquisser quelques médaillons de la maison de Molière, car j'ai vécu, au début de ma carrière, au milieu de la *vieille comédie*, celle dont on parle tant et qu'on connaît si peu, qui était dans tout son éclat à l'époque de la révolution, et que j'ai vue expirer avec l'empire.

Je ne vous parlerai ni des Lekain, ni des Brizard, ni des Dumesnil, ni des Clairon, ces grandes figures du Théâtre-Français au dix-huitième siècle; mais il nous restera cette brillante pléiade des Molé, des Grandmenil, des Monvel, des Dugazon, des Raucourt, des Contat, et d'une étoile trop vite disparue, de mademoiselle Maillard, la tragédienne, et de tant d'autres, enfin, plus près de nous; nous aurons de quoi choisir, vous le voyez, parmi ces illustres représentants de l'art. Je n'oublierai pas non plus les aventures de mon temps et de ma vie intime, car je n'ai pas tout dit.

Et maintenant que le programme est fait, baissons le rideau, changeons de costume, plaçons le décor; après l'entr'acte, nous frapperons les trois coups de rigueur, et, le drame joué, nous commencerons *la comédie.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA RENTE VIAGÈRE.

En 1824, Charles Blondel étudiait le droit à Paris. Comme beaucoup de jeunes gens de cette époque, Charles suivait les cours avec une remarquable inassiduité. Logé loin de l'école, dans un quartier fashionable, il se rendait rarement à l'appel, et s'occupait beaucoup plus de ses plaisirs que de la jurisprudence. La tranche de ses cinq Codes (il n'y en avait que cinq alors) avait conservé tout le lustre virginal de ses couleurs variées. Il vivait joyeusement, en riche héritier, regardant peu à la dépense, et empruntant souvent et à tout prix pour

combler les lacunes qui venaient faire brèche entre les quartiers de sa pension.

Le père de Charles, honnête propriétaire, vivait patriarcalement dans le Nivernais. Il aimait son fils avec faiblesse. Aux vacances, Charles venait passer quelques semaines à la campagne, épiant un bon moment pour faire à son père l'aveu de ses coûteuses fredaines et lui dire le chiffre de ses dettes. Justement effrayé des profusions de son fils, le père s'épuisait en remontrances; puis il payait en soupirant. C'était un bien grand chagrin pour le vieillard de prévoir que toute sa fortune, si lentement acquise et si pieusement ménagée, périrait entre les mains d'un fils prodigue, et que, malgré ses soins, la misère attendrait ce fils chéri. Aussi, se sentant vieux et moribond, il tourna toutes ses pensées vers le moyen de mettre sa fortune à l'abri et de la poser de façon que, lorsqu'elle lui viendrait, Charles ne pût la dissiper. Voici ce que sa prudente sollicitude lui suggéra : il écrivit dans son testament qu'il désirait être enterré dans sa terre du Nivernais, pensant que dès lors Charles reculerait devant l'idée d'aliéner cette propriété et de vendre les os de son père. Le reste de son bien consistait en rentes sur l'État; il les vendit, et en constitua la valeur en une rente viagère de dix mille francs sur la tête de Charles. Le capital ainsi était perdu pour Charles et pour sa descendance; mais, sans cette mesure, tout sans doute aurait été bientôt perdu, capital et intérêts. Et puis ce placement grossissait le re-

venu, et de cette façon il y avait chance que le jeune homme s'en contenterait. Ainsi donc la terre du Nivernais étant mise sous la sauvegarde de la piété filiale, le reste de la fortune fut rendu insaisissable pour les créanciers futurs, et placé de manière que l'aliénation en devînt fort difficile d'abord et tellement désavantageuse, qu'il aurait fallu être à la fois prodigue et fou pour l'effectuer. Ces dispositions prises, le bon père mourut tranquille.

Charles ressentit vivement cette perte. Sa douleur fut franche et sans arrière-pensée. L'idée de l'héritage n'arrêta pas une seule larme au bord de ses yeux, car c'était un jeune homme d'un bon naturel et d'un cœur pur. Il accomplit fidèlement le vœu de son père; et puis, tout à sa douleur solitaire et rêveuse, il demeura un grand mois à la campagne. Sans doute il y serait resté plus longtemps, si un incident de la succession ne l'eût rappelé à Paris. Là, le tourbillon des plaisirs le prit et dissipa peu à peu sa mélancolie. Il entra avec abandon dans cette belle vie de jeune homme riche, ondoyante vie de fêtes, d'amours, d'élégance, de joyeux propos, de duels, d'orgies, de jeu, de tout ce qu'il y a de poétique enfin dans notre monde fait comme il l'est, semé d'entraves, d'obstacles et de préjugés, dont on fait bon marché lorsque l'on a vingt-trois ans, de l'esprit et du cœur, tout ce qu'avait Charles enfin.

Nous n'entrerons pas, certes, dans le détail de cette vie poétique; ce seraient des volumes à remplir, et tant de

volumes ont été déjà remplis ainsi! Cette vie a si peu besoin d'être écrite d'ailleurs, tant elle est facile à prendre sur le fait, tant le spectacle nous en est publiquement donné tous les jours! spectacle qui ne dure guère plus qu'une action dramatique ordinaire, et dont le théâtre n'est guère plus grand qu'un théâtre royal. Du café de Paris à l'Opéra, vous la voyez toute en une soirée, cette vie! vous la voyez dans tous ses détails et sous toutes ses faces : à cheval, en voiture, à table, parée, folle, spirituelle, joueuse; avec ses amours, ses querelles, ses éclats de toute sorte; comédie, drame et parade, dont les acteurs se renouvellent souvent, tant les rôles sont difficiles à tenir! De ce monde, Charles fut un des coryphées les plus brillants et les plus fougueux. Les femmes, le luxe sans frein, les jours et les nuits prodigués, l'or jeté à tout propos et au moindre propos, une vie à user en quelques mois la plus verte jeunesse et le plus solide million... le revenu de Charles n'y pouvait suffire longtemps; la dette y pourvut, et, au bout de l'an, il fallut bien que Charles vendît sa terre du Nivernais, où reposait son père.

Le jour où fut signé l'acte de vente fut un jour de sages réflexions. Charles arrêta le plan d'une réforme. Il descendit à son écurie pour décider lequel de ses deux chevaux il vendrait; il écrivit le brouillon d'un billet de rupture pour celle de ses maîtresses qui lui coûtait le plus; il dit à son valet de chambre de se pourvoir ailleurs, et s'informa si l'étage au-dessus de son appartement serait

vacant pour le terme prochain. Il était bien décidé à réduire son train de moitié. Mais la nuit lui porta ses mauvais conseils : toute sa bonne et sincère résolution s'en était allée le lendemain; il garda ses deux chevaux, ses gens, son premier étage et sa danseuse de l'Opéra : tout son luxe.

Aussi arriva-t-il que, dès l'année suivante, Charles était réduit à vendre sa rente viagère.

Comme il se rendait, à ce sujet, chez son avoué, il rencontra le plus ancien et le meilleur de ses amis, Anastase, à qui il raconta tout simplement l'affaire qui volait au plaisir sa matinée tout entière.

Anastase était un ami rare, hostile aux faiblesses de ses amis, et employant toutes ses forces à les retenir au bord de l'abîme quand leur pied y glissait. C'était avec cela un jeune homme d'un bon sens poétique, la plus rare espèce de bon sens et la plus excusable. Austère et solennel, Anastase était venu ici-bas avec une mission de prédicateur, don précieux et d'un facile débit dans notre époque de religions neuves et de prosélytisme ardent. Rarement il laissait échapper l'occasion de faire de l'éloquence vertueuse, il n'y manqua pas en cette circonstance.

— Vous avez dissipé votre patrimoine, Charles; vous avez fait argent de la maison où vous êtes né, où votre père est mort; ce serait une mauvaise action, si ce n'était une folie; vous seriez à blâmer, si vous n'étiez à plain-

dre, car il y avait mieux qu'une fortune dans ce domaine : il y avait une religion, il y avait le bonheur qui était votre patrimoine aussi, et que votre père vous avait laissé en héritage avec ses autres biens. Vous ne l'avez pas compris. Vous avez vendu votre vigne, et votre verger, et votre moulin sur la rivière, et votre bois de frênes sur la colline. Vous avez renoncé à toute la joie rustique de votre vie, à vos fleurs au printemps, à vos ombrages en été, à votre vendange en automne. Ce n'est pas votre faute : la nature vous avait ainsi fait, et vous ne saviez ni le prix ni la sainteté de ces choses; vous ne teniez pas à cette demeure champêtre, préférant le séjour de Paris et ses plaisirs fugitifs : vous aimez mieux voir tourner les roues de votre phaéton que les ailes de votre moulin; à la bonne heure! mais un jour, croyez-moi, vous vous repentirez de vous être ainsi départi. Heureusement, Charles, le mal n'est encore qu'à moitié; vous n'avez plus de maison des champs, mais il vous reste de quoi vivre dans la ville avec aisance; vous pouvez encore être un bon bourgeois, vivant de ses rentes, à l'abri du souci et du travail. Votre père était un homme sage; il connaissait vos penchants, et c'est pour vous sauver de la ruine qu'il vous a arrangé cette rente viagère; ne défaites pas ce qu'il a fait. Vous avez vendu son tombeau, ne trompez pas du moins son vœu paternel; n'achevez pas de détruire son ouvrage, tout de sollicitude et de tendresse pour vous !...

Anastase en était là de son discours, et Charles lui répondit : Merci, Anastase, de votre discours; mais me voici à la porte de mon avoué; les affaires avant tout. Adieu donc si je vous quitte.

Peu de jours après, l'avoué que Charles avait muni de sa procuration lui fit savoir que sa rente était vendue et qu'il en tenait le prix à sa disposition.

Cette fois, Charles n'eut pas même l'idée d'une réforme; il continua intrépidement sa belle et prodigue vie.

C'est une étrange chose combien de jeunes gens, dont quelques-uns ne manquent ni d'esprit ni de raison, précipitent ainsi leur ruine avec une incroyable sérénité. L'avenir est pour eux sans effroi. « Cela durera autant que notre jeunesse, disent-ils, et, notre jeunesse finie, qu'importe! les passions seront éteintes; l'ambition nous ouvrira de nouvelles carrières, où nous entrerons gravement, avec toute la maturité de l'âge. » D'autres, les mieux doués, comptent sur un mariage, une riche veuve ou une miss sentimentale. Quelques-uns, plus fortement trempés, se sont dit : « Au dernier louis, je me brûlerai la cervelle, » pratiquant à la lettre et au tragique la devise qu'ils ont adoptée : « courte et bonne. » La chronique du beau monde garde le souvenir de plus d'un de ces fashionables suicides.

Charles, lui, n'avait formé aucun plan ; il ne comptait ni sur l'hymen, ni sur les honneurs, ni sur une balle de

plomb. Il allait, ne regardant ni devant ni derrière lui, tout au présent, ne cherchant ni excuse ni salut. A de tels aveugles la Providence se doit : elle n'abandonna pas Charles, ainsi qu'on va voir.

C'était après un déjeuner au Rocher de Cancale ; gai, railleur, le verbe haut, le geste rond, l'œil effronté, il entre chez Tortoni, tenant sous le bras Anastase, moraliste indulgent, qui, après tout, savait prendre son parti sur le mauvais succès de ses prédications et déjeunait philosophiquement de la ruine qu'il n'avait pu empêcher. En entrant chez Tortoni, Charles, par mégarde assurément, heurte de sa canne un paisible haussier qui notait le cours de la rente en face d'une bavaroise. Le monsieur se retourne ; Charles, au lieu de s'excuser, lui rit au nez, et, après quelques paroles, s'oublie jusqu'à l'insulter. Alors la querelle s'arrête, et, en gens qui savent leur monde, les assistants terminent le débat : « Ceci veut du sang ; échangez vos cartes, et à demain. »

— A quoi bon? dit l'offensé. Pourquoi remettre à demain ce qui se ferait si bien aujourd'hui ? Demain ce serait puéril peut-être, et nous aurions regret de nous couper la gorge pour si peu. Maintenant l'injure est chaude, nous avons de la colère dans la tête, c'est le moment, allons ! Monsieur a son tilbury, moi j'ai mon cheval ; le lieu de la promenade sera changé, voilà tout. Au lieu des Champs-Élysées, ce sera Saint-Mandé aujourd'hui. Que vous en semble ?

—A merveille, reprit Charles, et partons! Je prendrai mes armes en passant, vous prendrez les vôtres, et nous nous retrouverons à la porte du Bel-Air, s'il vous plaît.

Cela dit, Charles et son adversaire montent, l'un sur son bon cheval, l'autre dans sa légère voiture, et les voilà qui s'en vont s'égorger à la campagne, eux qui ne s'étaient jamais vus il y a une heure. Je vous laisse à penser si c'était un beau texte pour Anastase! Mais aux premiers mots Charles l'interrompit :

— Assez de morale, Anastase, et veuillez bien prendre les guides et conduire, car cela pourrait me gâter la main. Vous voyez que Charles était un garçon prudent, et qu'il avait repris tout son sang-froid devant cet acte sérieux, le duel!

Nos quatre jeunes gens, deux champions et deux témoins, arrivent à Saint-Mandé, et les voilà qui s'enfoncent dans le taillis, cherchant un lieu assez écarté, un ombrage assez épais, une pelouse assez douce pour leur idylle; et quand le terrain est trouvé, les deux combattants ôtent leur habit, gaiement, comme pour se livrer à quelque jeu champêtre, et les témoins décident que l'idylle aura lieu au pistolet. Soit. On plante dans le gazon les épées inutiles; les pistolets sont chargés, les pas comptés, et le sort, juste cette fois, donne à l'offensé le premier coup.

— Fort bien, dit celui-ci; mais encore est-il bon que je sache à qui j'ai affaire et le nom de l'homme que je vais viser.

— Votre adversaire se nomme Charles Blondel, répondit Anastase en levant les yeux au ciel.

— Charles Blondel!... Monsieur est Charles Blondel, de Nevers? Qu'allais-je faire, grand Dieu! Plus de duel! Remettez votre habit, monsieur! Je suis l'offensé, je crois, et j'ai le droit d'être satisfait dès cet instant, si bon me semble. Je le suis. J'étais bien tranquille cependant pour moi sur l'issue de ce combat, puisque je devais tirer le premier et que vous étiez plus près et de plus belle surface que ce bouleau.

La balle frappa au milieu de la branche désignée.

— ..... Vous seriez mort en ce moment, monsieur, et j'y aurais plus perdu que vous, peut-être, à cette mort! Je vous aurais plus pleuré peut-être que ne l'eût fait votre meilleur ami ou votre maîtresse la plus tendre, moi, que votre mort aurait ruiné à peu près; car, monsieur, vous n'êtes pour moi ni un ennemi, ni un homme, vous êtes une valeur mobilière, un capital vivant, le capital de dix mille livres de rente. C'est moi qui ai acheté votre rente viagère, monsieur! Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne veux pas vous tuer, pourquoi je renonce au combat, moi, qui avais l'injure et l'avantage?

— Eh bien! Anastase, dit Charles à son témoin en remontant en tilbury, si je vous avais écouté et n'avais pas vendu ma rente viagère, je serais mort à présent. Faites-moi donc de la morale, je vous prie, mon ami!

Cet incident donna à Charles une grande confiance et un courage nouveau pour persévérer dans son insouciante philosophie. Il y gagna de plus qu'Anastase cessa de le sermonner, tant l'étrange moralité de l'aventure avait dérouté la sagesse vulgaire d'Anastase. Charles continua donc à dorer tous ses jours du reste de sa fortune. Cette fortune s'écoulait rapidement, et était à ses derniers débris lorsque arrivèrent les événements de juillet 1830.

Le 27 au matin, Charles, qui avait été témoin des émotions de la veille, se disposa de bonne heure à sortir, jugeant que Paris offrirait ce jour-là de curieux et dramatiques spectacles. Ce n'était pas la passion politique qui poussait Charles dehors. Peu lui importaient à lui, homme de plaisir, ces furieux débats. Charles ne considérait la chose que sous le point de vue pittoresque, de même qu'Anastase l'envisageait sentimentalement. Il sonna donc son domestique pour s'informer de l'aspect que prenait *l'horizon politique;* son domestique ne parut pas. Il s'habilla seul et à la hâte, et lorsqu'il passa dans son salon, il y trouva une table chargée de provisions, et une lettre à son adresse, largement pliée, et posée de façon qu'il ne pût manquer de la voir tout d'abord. Dans cette lettre, on lui annonçait qu'il était retenu chez lui en charte privée, en vertu d'un ordre supérieur qui concernait la plupart des jeunes gens de Paris, aussi bien que lui. Le premier mouvement de Charles fut de colère.

Cette tyrannie, contre laquelle il se révoltait, lui donna tout d'un coup les idées libérales les plus exagérées. Ses droits de citoyen se dessinèrent vivement à lui; il comprit combien cette séquestration était arbitraire, et il voulut enfoncer la porte de son appartement qui lui opposa une résistance passive inébranlable. Il appela, on ne répondit pas; il jeta quelques meubles par la fenêtre, personne ne s'en émut. Bientôt le bruit de la fusillade couvrit sa voix et son carillon. L'action s'était engagée; une barricade était dressée dans la rue; mais, par malheur, les croisées de Charles donnaient sur la cour. Il eut beau se pencher, mesurer la hauteur, chercher une issue, une saillie pour s'évader, il fallut y renoncer. Pendant ce manége, il aperçut à une croisée vis-à-vis des siennes, un petit vieillard à tête poudrée, à figure malicieuse appuyé sur une canne à pomme d'or, et qui le contemplait avec un sourire de satisfaction. Ce vieillard, il l'avait vu cent fois sur ses pas. Cette apparition était depuis quelque temps inséparable de toutes les circonstances difficiles ou étranges de sa vie. Charles n'y fit guère plus attention cette fois que les autres; seulement il appela à son aide le vieillard, qui aussitôt disparut. Alors Charles prit son parti; il quitta sa fenêtre, et vint examiner les provisions qu'on lui avait faites. C'étaient, en abondance, les vins les plus fins et les pièces froides les plus distinguées. Il déjeuna tant qu'il put, et passa le reste de la journée à maugréer, à bâiller, à fumer : une

vraie journée de prisonnier. Le soir, un papier enveloppant une pierre tomba dans sa chambre : c'était le bulletin de la guerre civile. Charles fut sensible à l'attention délicate qui prenait soin de le tenir ainsi au courant des événements, et ce procédé l'aida à prendre en patience sa captivité.

Le lendemain, même train de vie. Le 30, à midi seulement, sa porte fut ouverte, et il put sortir.

Charles eut beau faire, il ne put, à aucun prix, avoir le mot de cette aventure. Anastase, qui était sorti tout à son aise, avait été blessé en haranguant une charge de lanciers.

Le jour où Anastase reçut la croix de juillet, Charles était malade assez grièvement. Son médecin ordinaire était venu le visiter le matin, et lui avait laissé une ordonnance, lorsque se présenta un des plus célèbres docteurs de Paris.

— J'ai été fort lié avec votre père, dit-il à Charles; j'ai appris votre maladie par mon confrère, et l'intérêt bien naturel que je porte au fils d'un ami m'amène chez vous.

Puis il examina le malade, lut l'ordonnance, y corrigea quelque chose, sortit et ne reparut plus. Charles fut bientôt rétabli.

Mais sa fortune était plus malade que lui, et ce fut vers cette époque qu'elle rendit le dernier soupir. Charles dès lors végéta; son train se réforma de lui-même; les

créanciers se mirent en campagne, et, par-dessus le marché, Anastase reprenait ses sermons, lorsque arriva le choléra.

— Si j'en meurs, dit Charles, ce sera une bien grande consolation pour moi de m'être ruiné. Je n'aurai rien à regretter; j'aurai joui de tout mon bien, j'aurai goûté toutes les joies de la vie!

Et pendant qu'Anastase s'était mis à un régime austère, Charles se livrait à toute sa fougue, et narguait le fléau avec l'intrépidité de la misère qu'il avait en perspective.

L'épidémie faisait des progrès effrayants, lorsqu'un matin Charles reçut une lettre ainsi conçue :

« Partez pour l'Italie sur-le-champ. Les lettres de change ci-jointes vous tracent votre itinéraire. C'est pour six mois. Au bout de ce temps-là vous recevrez de nouvelles instructions..... Ce voyage ne vous oblige à rien et ne vous compromet en aucune façon. Tenez-vous seulement en santé et en joie. »

Charles prit conseil d'Anastase, qui, après de longues méditations, lui dit :

— Il y a un grand mystère là-dessous; mais partez : d'autant mieux que le chiffre des morts s'élève à treize cents, ce matin.

Charles partit. Au bout de six mois d'un voyage délicieux, il reçut à Venise une lettre dans laquelle on lui envoyait les fonds nécessaires pour revenir en France.

De retour à Paris, il trouva que le choléra avait disparu et qu'Anastase s'était philosophiquement uni à une belle dot, assez laidement personnifiée.

— C'est le seul moyen qui vous reste pour vous tirer d'embarras et vous refaire une position, lui dit Anastase. Épousez une dot. Je vous chercherai cela.

Pendant qu'Anastase cherchait, Charles devint amoureux. Ce fut là le prémier bienfait de la vie simple à laquelle il était réduit, la première consolation de la pauvreté où il était tombé : un amour vrai, son premier amour, à lui qui croyait avoir aimé si souvent et qui touchait presque déjà au terme de sa jeunesse! Cela lui arriva aux Tuileries, un jour de foule. Par une singulière fatalité, la jeune personne dont la vue fit sur Charles une impression profonde était accompagnée du petit vieillard aux apparitions. Ce vieillard, ainsi que Charles l'apprit dès ses premières informations, était le père d'Angèle, et, de plus, possesseur d'une grande et mystérieuse fortune, acquise dans l'usure, supposait-on.

Charles se livra sans réserve à sa passion. Tous les jours il passait sous les fenêtres d'Angèle; chaque fois qu'elle sortait, il était sur ses pas; il se trouvait toujours à côté d'elle au spectacle; il allait au bal quand elle y allait, tant il mettait d'adresse et d'intelligence à la suivre, tant aussi, de son côté, Angèle mettait de complaisance à aider ces rencontres; car il n'est pas besoin de dire que cet amour était partagé. Bientôt un commerce

de lettres s'établit entre les deux amants, et ce fut l'écueil où vint échouer le mystère de leur innocente intrigue. Une de ces lettres fut saisie. Dès ce moment la correspondance cessa, la fenêtre fut fermée, Angèle ne sortit plus : plus de promenades, ni de spectacles, ni de bals; plus de regards échangés, ni de mains serrées, ni de douces paroles jetées au cœur! Alors Charles regretta amèrement sa ruine; car s'il eût été riche encore, l'avare vieillard lui eût peut-être donné sa fille. Bientôt il tomba dans une mélancolie noire qui fit en lui de grands ravages. Pour l'achever, il reçut à l'improviste un billet d'Angèle. Elle avait langui, elle aussi; elle était malade; son père avait obtenu son consentement à un autre mariage. Elle suppliait Charles de l'oublier, et lui disait un adieu éternel.

La réponse de Charles fut courte : « Je n'ai qu'un moyen de vous oublier, disait-il; ce moyen arrange tout et me délivre d'un fardeau chaque jour plus pesant. Adieu! demain j'aurai cessé de vivre. Une dernière pensée! »

Cette lettre envoyée, Charles se prépara. Depuis longtemps la vie le fatiguait. Après son luxe, qui était un besoin pour lui, la détresse, et cet amour malheureux et contrarié, à lui dont les moindres passions et les plus grandes fantaisies avaient été satisfaites toujours et sur-le-champ : c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. La mort donc! En face de ses pistolets chargés, il écrivait quelques dernières dispositions, lorsque tout à coup un

petit vieillard effaré, dépoudré, bouleversé, entre comme une bombe, s'élance, se jette sur les pistolets, pâle, tremblant, et tenant la lettre écrite à Angèle. C'était le père.

— Malheureux! s'écria-t-il, vous tuer! un suicide! un crime! malheureux!

— Vraiment! dit Charles avec tout l'ironique sang-froid d'un homme qui a pris un grand parti, vous voilà! Il eût été singulier, en effet, que je ne vous rencontrasse pas en un pareil moment, vous! Jusqu'ici cependant vous ne vous étiez jamais mêlé si directement de mes affaires. Mais rendez-moi ces pistolets, monsieur.

— Moi, vous les rendre! non! Vous tuer? pourquoi vous tuer?

— Êtes-vous donc venu pour me demander ma confession à ce moment suprême? Pourquoi? ne le savez-vous donc pas, et ignorez-vous une seule circonstance de ma vie, vous que je trouve à chaque instant sur mes pas depuis si longtemps?

— Oui, c'est moi, ingrat, qui, depuis quatre ans, ai veillé sur vous comme ne l'eût pas fait une mère? J'ai veillé sur votre sommeil, sur vos peines, sur vos plaisirs. Malade, je vous ai envoyé mon médecin. Aux jours de trouble, j'ai mis le verrou à votre porte. Quand le fléau est venu, je vous ai fait voyager en Italie comme un fils de famille opulent. J'ai écarté de vous bien des chagrins, bien des dangers et des malheurs; et aujourd'hui, pour me payer de

tant de soins et de dépenses, vous allez froidement vous tuer et m'enlever du même coup dix mille francs de rente ; car, monsieur, c'est à moi qu'appartient votre rente viagère. Je l'ai achetée de seconde main, il y a quatre ans, cette rente, que votre suicide éteindra. Si vous tenez absolument à mourir, monsieur, attendez que j'aie négocié cette rente. Vous me devez bien cela!

— C'est un malheur, reprit Charles, mais je ne saurais attendre ni tremper dans un dol. Si je fais faillite de ma vie, ce ne sera pas une banqueroute frauduleuse, du moins. Vous qui connaissez mon histoire, vous savez si cette vie m'est supportable. Vous qui êtes le père d'Angèle, vous savez ce qui me la ferait supporter encore, et avez mon sort entre les mains. Cependant, je ne vous prie de rien. Calculez.

— Eh bien! soyez mon gendre, dit le vieillard, quand il vit que tout espoir était perdu. Je donne en dot à ma fille la moitié de cette fatale rente; j'y aurai toujours gagné quelque chose.

Le mariage fut célébré. Quelques mois après, le vieillard mourut, et Charles hérita de tous ses biens. Comme il revenait du cimetière du Père-la-Chaise avec Anastase :

— Vous voyez, lui dit-il, sage et éloquent ami, ce que me rapporte ma ruine. Elle m'a d'abord sauvé la vie au moins une fois, et c'est grâce à elle aujourd'hui que je possède une femme charmante et de grandes richesses.

Croyez-moi, Anastase, la fortune se rit des calculs de votre sagesse, et le meilleur lot ici-bas est le plus souvent pour celui qui ne compte pas.

—

L'ACTRICE EN VOYAGE.

Une chaise de poste, tirée par trois vigoureux chevaux, gravissait avec peine la route escarpée, sablonneuse et incendiée par le soleil de midi. C'était dans une des plus chaudes journées du mois de juillet. La voiture était occupée par une femme jeune et belle, aux yeux noirs et à la taille élancée. De temps en temps, la belle voyageuse quittait sa position nonchalante et se penchait vers la portière pour ordonner au postillon d'aller plus vite; alors ses sourcils se fronçaient, ses yeux étincelaient, l'impatience et la colère éclataient sur son visage et dans le son

de sa voix. Excité par ces vives injonctions, le postillon fit jouer si rudement l'éperon et le fouet, que, malgré les obstacles et la fatigue, les chevaux prirent un galop désespéré. En quelques minutes, l'équipage atteignit le haut de la montée; mais cet effort devait avoir un résultat funeste. Un des chevaux s'abattit, et sa chute entraîna la voiture, qui eut une roue brisée.

L'aimable voyageuse avait le caractère singulièrement fait, puisque l'accident calma sa colère au lieu de l'augmenter. Elle sortit en riant de la voiture et se contenta de dire au postillon qu'il était un grand maladroit.

— Ce n'est pas ma faute, reprit celui-ci; mais, grâce au ciel, vous n'êtes pas blessée; vous en avez été quitte pour la peur.

Ce dernier mot faillit tout gâter. Un éclair brilla dans le regard de la voyageuse, qui se contenta de répondre dédaigneusement :

— Vous vous trompez, l'ami; il n'y a pas eu plus de peur que de mal.

Heureusement une hôtellerie se trouvait à peu de distance. L'hôte, enchanté de l'aubaine, conduisit respectueusement la jeune dame dans la plus belle chambre de sa maison. Il croyait avoir affaire pour le moins à une comtesse. Quel ne fut pas son étonnement, lorsque la voyageuse inscrivit sur le livre de l'auberge son nom et sa qualité d'actrice!

En France, une comédienne qui voyage peut verser

sur la grande route; mais là se borneront à peu près ses aventures. Rien n'est moins poétique et moins accidenté que les excursions de nos artistes, excursions qui se renouvellent régulièrement chaque année, dans la belle saison. L'itinéraire est fixé d'avance et après de longs débats d'intérêt financier avec les directeurs de province. Ordinairement, l'artiste voyage de la manière la plus économique, en diligence ou dans la malle-poste. La principale question est d'avoir au retour une grosse somme à placer sur les fonds publics. Presque toujours, le mari et la femme, acteur et actrice, voyagent ensemble, comme deux bons époux, comme deux estimables négociants associés pour le commerce dramatique. Ils remplissent leurs engagements avec probité, font honneur à leur signature, réalisent leurs bénéfices et correspondent avec leur banquier, s'occupant moins de l'art que du produit, et calculant l'époque où ils pourront se retirer des affaires et vivre de leurs rentes. Tout cela est fort louable assurément; mais ces voyages laissent bien rarement une impression à recueillir, une anecdote à raconter.

Ne cherchez donc pas dans vos souvenirs parisiens pour deviner quelle est cette voyageuse aux yeux noirs, à la taille élancée, au caractère résolu. Elle n'appartient ni au Théâtre-Français, ni à l'Opéra-Comique, ni au Gymnase ; elle n'est pas des nôtres en un mot, et si vous la connaissez, ce ne peut être que de réputation.

— Combien de temps faudra-t-il pour réparer ma voiture ? demanda-t-elle à l'hôte.

— Mais je ne sais trop, répondit celui-ci, qui avait perdu beaucoup de son respect.

— Hâtez-vous, et je payerai largement, ajouta l'actrice en jetant une pièce d'or au postillon maladroit.

Ces paroles et cette action ramenèrent l'aubergiste à son devoir. A défaut du rang, la richesse et la générosité lui paraissaient des titres suffisants à ses égards et à sa considération.

— Je ferai de mon mieux, dit-il ; mais il ne faut pas que madame espère se remettre en route avant demain. Nous n'avons pas de ressources ici, et nous sommes obligés d'envoyer chercher des ouvriers à Alcarraz.

— Et d'ici à Alcarraz, quelle distance comptez-vous?

— Une heure de chemin.

— Et d'Alcarraz à Lérida?

— Trois heures.

— C'est bien ; j'attendrai. Mais à quoi pourrais-je passer le temps pour ne pas trop m'ennuyer ? Quand j'aurai dîné, fait ma sieste et fumé une demi-douzaine de cigarettes, je me trouverai probablement dans un grand embarras ?... Avez-vous de la société dans votre auberge?... Non !... Et dans les environs ?

— Oh ! les environs sont magnifiques ! voyez, de cette fenêtre on aperçoit trois châteaux.

— Oui vraiment. Celui qui est situé au bas de la colline, près de la rivière, me paraît très-bien. A qui appartient-il ?

— A la comtesse de San Séloni.

— Le ciel a donc pitié de moi ! je vais me trouver en pays de connaissance !... La comtesse a une fille, n'est-ce pas?... Inès de San Séloni ; une jeune personne grande, blonde, charmante...

— Qui se nomme aujourd'hui la marquise d'Alméjar.

— Elle est mariée?

— Depuis deux ans. Son mari est venu passer la saison dans une propriété qu'il possède à quelques lieues d'Alcarraz, et voici quinze jours que la marquise est chez sa mère.

—Dieu soit béni! je vais voir et embrasser cette chère amie, après une si longue séparation!

En moins d'un quart d'heure, la voyageuse parcourut le chemin qui menait de l'auberge au château. On l'introduisit dans un salon richement meublé. La marquise, qu'elle avait fait prévenir, parut bientôt, fit quelques pas, et s'arrêta en fixant sur elle un regard où se peignait la surprise inquiète et hautaine.

— Inès! tu ne me reconnais donc pas?

— Non, madame, répondit froidement la marquise.

— Comment! mais c'est impossible! quatre années n'ont pu me changer à ce point. Toi, tu es toujours la même; toujours adorablement belle! Regarde-moi bien : tes yeux et ton cœur ne te disent-ils rien?

— Rien. Je vous répète, madame, que je ne sais pas qui vous êtes.

— Ah! c'est mal, Inès, c'est bien mal d'avoir si peu de mémoire! Ne te souviens-tu plus du couvent de la Trinité, de ce maudit cloître où m'enferma mon tuteur Medrano, et où je serais morte de consomption, si je n'avais rencontré là une amie, une sœur, aussi malheureuse que moi, aussi désespérée de sa captivité?... Eh bien! Inès, me reconnais-tu maintenant?

— J'ai été élevée, il est vrai, au couvent de la Trinité; mais je ne me souviens pas de vous y avoir vue.

— Mais te rappelles-tu comment tu es sortie de ce couvent, et avec qui?... par une sombre nuit, en passant par-dessus le mur au moyen d'une échelle de corde...

— Madame! qu'osez-vous dire?

— La vérité; et personne ne la sait mieux que moi, puisque nous avons commis ensemble cette très-grande faute.

— Assez! madame; vous vous trompez, et je ne veux pas prolonger cet entretien.

— Pourquoi donc n'avoir pas plus de franchise, Inès... je me trompe! madame la marquise d'Alméjar... N'étais-je pas bien simple, moi, de venir au secours de cette mémoire qui ne vous a pas fait défaut un seul instant! Oui, j'ai eu tort de penser que le cœur ne serait pas changé et que l'orgueil de la grande dame voudrait s'abaisser jusqu'à reconnaître une ancienne compagne placée si loin d'elle!... Nous sommes entrées dans le

monde par la même échelle, Inès; mais, au pied du mur du couvent, il y avait deux routes : l'une vous a menée dans votre noble et puissante famille qui vous a protégée, qui a effacé la trace de votre erreur, qui vous a mise dans le haut rang où vous êtes; l'autre route, plus étroite et plus difficile, je l'ai suivie, moi, pauvre fille abandonnée et repoussée... Vous savez ce que je suis devenue.

— Je le sais, et vous devez comprendre maintenant qu'il ne peut y avoir rien de commun entre nous et que vous ne pouvez pas rester ici une minute de plus.

— Si j'étais venue vous trouver au sein de votre famille, au milieu de vos nobles amis, mon indiscrétion aurait peut-être mérité ce traitement; mais nous sommes seules, et votre conduite est indigne; je ne l'oublierai pas. Nous nous reverrons, Inès!

— Oui, sans doute, j'irai voir, l'hiver prochain, Clara Gomez au Grand-Théâtre de Madrid.

— Clara Gomez n'attendra pas jusque-là pour se venger de l'outrage que vient de lui faire la marquise d'Alméjar.

Ces mots furent l'adieu de Clara.

Rentrée à l'auberge, elle eut une occupation pour la soirée : elle agita dans son esprit les moyens de frapper la marquise. Elle interrogea l'hôtelier qui lui donna des renseignements vagues et sans valeur. Le lendemain, on lui dit que sa voiture était prête; mais elle ne partit pas.

— On ne m'attend que dans trois jours à Lérida, se disait-elle ; d'ici là l'occasion peut se présenter, en cherchant bien ou avec l'aide du hasard... Le tout est d'avoir l'œil et l'esprit aux aguets... Voyons ! je connais le marquis d'Alméjar ; l'hiver dernier, il était assidu au théâtre ; il venait tous les soirs dans les coulisses, et il m'a fait les plus sottes déclarations... L'enlever à la marquise ?... Non ! ce serait peut-être rendre service à mon ennemie. Un homme vieux, laid et ridicule !... Ma vengeance ne punirait que moi. Il faut trouver autre chose...

Clara faisait ces réflexions devant sa fenêtre ; à travers les jalousies baissées, elle vit passer une calèche dans laquelle étaient deux dames : la marquise et sa mère. A côté de la voiture, caracolait un jeune et brillant cavalier.

— Je ne me trompe pas ! s'écria Clara... c'est don Manuel Mendoza !

L'hôtelier, interrogé de nouveau, lui dit que le jeune homme en question était en effet don Manuel, cousin de la marquise, et habitant un château voisin. Aussitôt Clara écrivit quelques mots ; le message fut expédié sur-le-champ, et au retour de la promenade, don Manuel s'empressa de remonter à cheval et d'accourir à l'auberge.

— Vous ici ! s'écria-t-il ; et par quel hasard dans nos déserts ?

— Grâce aux mauvais chemins qui ont brisé ma chaise

et à une affreuse migraine qui m'a empêchée de me remettre en route.

— Je remercie le ciel de ce double événement. Vous alliez à Barcelone?

— Oui, en m'arrêtant à Lérida, où je suis attendue pour y donner quelques représentations.

— Vous êtes donc plus aimable en voyage qu'à Madrid?

— Que voulez-vous dire ?

— A Madrid, vous refusiez de m'écouter, de me recevoir chez vous; vous repoussiez mes sollicitations, mes prières, et ici c'est vous qui me faites appeler.

— Je m'ennuyais tant! Il n'y a rien de pire que la solitude.

— Et vous voulez que je vous tienne compagnie? quelle douce faveur!

— Peut-être suis-je indiscrète?

— Vous ne le pensez pas!

— Écoutez donc! vous avez peut-être mieux ici. Je vous ai vu escortant la voiture d'une très-jolie dame.

— Ah! oui! la marquise d'Alméjar, ma cousine... Mais je vous la sacrifierai de bon cœur.

— Don Manuel, vous êtes un fat! Mais je vous prends au mot; c'est un sacrifice que je veux, et je ne recevrai vos soins que si vous m'immolez une autre passion.

— Je m'y engage.

— Vous me prouverez que la marquise vous traite avec faveur?

— Je vous prouverai du moins que je suis bien près d'obtenir ses bonnes grâces.

— Mais je suis très-difficile en fait de preuves, je vous en avertis.

— Vous contenterez-vous d'un document écrit?

— Écrit par elle? Oui.

— Je vous l'apporterai dès demain.

— Non; vous me l'enverrez... Et vous serez satisfait de ma réponse.

Don Manuel se retira tout joyeux. Il n'était venu à la campagne que pour chercher une distraction à l'amour que lui avait inspiré Clara, et il n'avait fait la cour à sa cousine que par désespoir. Un dandy français aurait mis sans doute plus de délicatesse dans cette aventure, mais don Manuel ne marchandait pas avec ses passions. Tout lui était bon pour réussir. Le soir même Clara reçut sous enveloppe deux billets : l'un, de Manuel, à son adresse, contenait ce peu de mots :

« Je tiens ma promesse; voici ce que vient de m'écrire la marquise. »

L'autre était d'Inès, et ainsi conçu :

« Je cède à votre prière. Demain, j'échapperai à la surveillance qui m'entoure au château, et je vous attendrai à trois heures, loin des importuns, dans le pavillon isolé du parc. »

Clara répondit à don Manuel :

« C'est bien; vous viendrez demain chez moi à l'heure

de votre rendez-vous, et vous m'y attendrez. »

Lorsque la marquise entra dans le pavillon, elle se trouva face à face avec Clara.

— Je savais bien, dit la comédienne, que nous nous rencontrerions plus tôt et ailleurs qu'au théâtre de Madrid!

— Que me voulez-vous? Sortez! s'écria la marquise revenue de son étonnement.

— Non pas! Je reste, dit l'actrice en s'asseyant dans un fauteuil.

— Vous prétendez rester ici malgré moi!

— Si vous voulez me chasser, continua tranquillement Clara, appelez vos gens. Mais vous vous en garderez bien! car ils pourraient arriver ici en même temps qu'une autre personne.

— De qui voulez-vous parler?

— Ce n'est pas de don Manuel, que vous attendez et qui ne viendra pas.

— J'attends don Manuel, moi! dit la marquise, cherchant à dissimuler son trouble sous une feinte assurance.

— Vous connaissez son écriture? Lisez! reprit Clara en lui présentant le billet de Manuel.

— Grand Dieu! s'écria la marquise après avoir lu... Et ma lettre, madame, ma lettre?

— Quelqu'un va vous l'apporter dans un instant.

— Quelqu'un? et qui donc?

— Votre mari, à qui je l'ai envoyée.

— Ah! c'est une abominable perfidie et une atroce vengeance!

— Vous savez bien, Inès, que j'ai du sang africain dans les veines et que je ne supporte pas une injure.

— Mais vous, Clara, savez-vous qu'il me tuera.

— Il vous tuera?... Oui, si je le veux... car j'ai dans une main le châtiment, dans l'autre le pardon. Je puis vous perdre ou vous sauver.

— Eh bien! grâce! Clara, au nom de notre ancienne amitié, pardonnez-moi mes torts. J'ai été égarée un instant, mais mon cœur n'était pas complice de mon orgueil. Voyez, je me repens, je m'humilie, je suis à vos pieds!

— C'est bien! Relevez-vous; je pardonne.

— Merci! Clara. Merci... mon amie!

—Je pardonne; mais pourtant ne vous hâtez pas de vous réjouir, car l'expiation n'est pas finie. Pour vous sauver, Inès, il faut que je reste ici, que je reçoive moi-même votre mari, que je lui parle, que je lui explique ce fatal billet. Et comment rester? Je suis attendue ce soir à Lérida, où je dois donner ma première représentation au bénéfice des pauvres. C'est un engagement sacré, et jamais Clara Gomez n'a manqué à sa parole.

— Oh! mais pour moi, Clara, pour moi!...

— Il n'y a qu'un moyen...

— Quel est-il?

— Personne ne me connaît à Lérida... Et vous, Inès, y connaissez-vous quelqu'un?

— Non; c'est la première fois que je viens dans cette province.

— Cela se trouve à merveille. J'ai pensé que je pourrais me faire remplacer à Lérida. Il s'agit pour ce soir, non de jouer un rôle, mais de chanter plusieurs morceaux d'opéras dont voici la liste. Vous êtes une excellente musicienne, Inès; c'est donc à vous de me remplacer là-bas pendant que je vous remplacerai ici.

— Moi, moi, chanter sur un théâtre? jamais!

— Alors, je pars. Adieu, Inès.

La marquise pleura, supplia; Clara fut inexorable. Après un long combat, Inès finit par céder devant le danger; entre deux malheurs elle choisit le moindre. Ne valait-il pas mieux chanter sur le théâtre d'une petite ville que d'être poignardée par un mari jaloux? Précisément, il y avait un morceau d'*Othello* dans le programme de Clara. Inès n'était pas plus coupable que Desdemone, mais les apparences étaient contre elle, et le farouche marquis ne lui aurait pas fait grâce.

— Ma voiture vous attend, lui dit l'actrice; vous y trouverez vos instructions et trois costumes dans lesquels il vous faudra paraître. Après le spectacle, partez pour le château de votre mari, et soyez sans crainte comme sans remords.

Le mari furieux, qui s'attendait à trouver sa femme en tête à tête dans le pavillon, ne fut pas médiocrement surpris d'y rencontrer Clara, qui l'accueillit par un éclat de rire.

— N'est-ce pas, marquis, que le tour est bien joué? lui dit-elle.

— Mais ce billet est bien de l'écriture de ma femme!

— Sans doute! reste à savoir maintenant à qui il était adressé.

— Je n'en sais rien; on ne m'a pas envoyé l'enveloppe.

— Non vraiment, car je voulais vous voir arriver sur les ailes de la jalousie. C'est moi qui vous ai expédié le billet qu'Inès m'avait écrit. Vous voilà bien étonné?

— J'en conviens, et je ne puis comprendre...

— Apprenez donc qu'Inès est une ancienne amie de couvent. Nous nous sommes revues hier, ici, loin des importuns, loin des nobles parents, qui auraient pu être scandalisés de notre rencontre.

— Hier? En effet, le billet est sans date.

— Aujourd'hui, Inès est retournée dans vos terres, et moi, perfide amie, me rappelant les mauvais traitements que je vous ai fait subir à Madrid, j'ai voulu vous en dédommager en vous priant de m'accompagner dans un voyage que j'ai entrepris.

— Je vous suivrai jusqu'au bout du monde!

— Non, seulement jusqu'à Barcelone; et si vous voulez, cher marquis, nous allons nous mettre en route sur-le-champ.

En arrivant à Lérida, Clara s'aperçut que don Manuel avait suivi la voiture à franc étrier.

— Il arrive à propos, pensa-t-elle; justement, je veux empêcher le marquis de m'accompagner au théâtre... Il ne faut pas qu'il voie sa femme sur les planches!...

L'habile comédienne prit son temps de manière à dire à Manuel, sans être entendue du marquis :

— Débarrassez-moi donc de ce fâcheux... Je vous expliquerai ensuite comment il se fait que je suis venue ici avec lui.... C'est une odieuse manœuvre dont je suis victime.

Manuel était un homme de résolution; il alla droit au marquis, et sous le plus frivole prétexte, il le provoqua si vivement et l'insulta de telle façon, que le combat était inévitable et ne pouvait être différé d'un seul instant.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers un endroit écarté pour mettre l'épée à la main, Clara se glissa dans une avant-scène du théâtre et jeta son bouquet à Inès, qui venait de chanter merveilleusement un air du *Don Juan*.

Inès la vit et baissa les yeux.

Puis, Clara sortit, et sur l'escalier elle rencontra le marquis :

— D'où venez-vous donc? dit-elle.

— De donner une leçon à un insolent. Ce petit Manuel Mendoza...

— Vous l'avez tué?

— Non, blessé, mais assez grièvement, je l'espère.

— C'est bien fait!... Un fat!

— Ne rentrons-nous pas au théâtre?

— Non, nous repartons pour Barcelone.

— Je suis à vos ordres.

Arrivée au lieu de sa destination, Clara congédia son chevalier sans lui accorder le moindre salaire. Le marquis se contenta d'une vague promesse qui lui laissait entrevoir dans le lointain des jours meilleurs ; il revint auprès de sa femme, qui était avertie, et qui le reçut comme un juge reçoit un coupable.

Clara Gomez obtint de brillants succès à Barcelone, et peu de temps après cette aventure elle partit pour l'Amérique, d'où elle n'est pas revenue.

FIN.

Nouvelles Publications :

A. DUMAS.

Le dernier Roi des Français (Louis-Philippe), 7 v.
Naufrages, 1 v.
Impressions de voyages, 2 v.
Dieu et diable, 3.
Mémoires d'A. Dumas, 1 à 14.
Épisodes de la Mer, 1.
Le Drame de 93, 5 vol.
Olympe de Clèves, 7 v.
Le Véloce, 4 vol.
Dieu dispose, 8.
La Colombe, 1.
Mémoires de Talma, 1 à 3.
La Tulipe noire, 2.
Mémoires d'un Médecin, 9.
Le Collier de la Reine, 7.
Ange Pitou (suite), 6.
La Comtesse de Charny (suite), 5 [illegible] p.
Deux Diane, 9 v.
Louis XVI, 5.
La Régence, 2.
Vicomte de Bragelonne, 18.
La Comtesse de Salisbury, 2.

SOUVESTRE.

Au Bord du Lac, 1 v.
Les Clairières, 1 v.
Pendant la Moisson, 1 v.
Le Garde du Lazaret, 1 v.
Sous la Tonnelle, 1 v.

TH. GAUTIER.

La Peau de Tigre, 2 v.

P. DU PLESSIS.

Esquisse de Mœurs mexicaines, 4 v.

L. GOZLAN.

Le Lilas de Perse, 1 v.
La Marquise de Belverano, 1.

J. JANIN.

Les Gaietés Champêtres, 3 v.

E. SUE.

L'Amiral Levacher, 1 v.
Fernand Duplessis, 4.
La Bonne Aventure, 4 v.
Les Enfants de l'Amour, 3.
Mystères du Peuple, 1 à 16 p.
Les sept Péchés capitaux.
» l'Avarice, 2.
» l'Envie, 3.
» la Colère, 2.
» la Luxure,
» la Paresse, 1.
» la Gourmandise, 1.

H. P. DE KOCK.

Minette, 2 v.

ALEX. DE LAVERGNE.

Il faut que Jeunesse se passe, 3 v.

RENAULT.

Histoire du Prince Louis-Napoléon, 2 v.

F. SOULIÉ.

Le Veau d'Or, 8 v.

COMTESSE DASH.

Renée, 1 v.

FOUDRAS.

La Nuit des Vengeurs, 4 v.

MONTÉPIN.

La Reine de Saba, 2 v.
L'Épée du Commandeur, 2 v.

E. BERTHET.

Le Réfractaire, 1 v.

A*** ET J. LEBÈGUE.

Paris et la Province, 2 v.

GALLUS.

Les Soirées de Justiniani, 2.

DE LAMARTINE.

Nouveau Voyage en Orient.